1442.

TOPOGRAPHIE

N.° 96.

MÉDICALE

DE L'ILE DE FRANCE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 juin 1812, conformément à l'article XI de la loi du 19 ventose an 11,

PAR CH. CHAPOTIN,

Ex-Chirurgien major de l'Hôpital militaire de l'Ile de France; Membre de plusieurs Sociétés savantes.

> L'homme est doué de tel ou tel tempérament, de tel ou tel caractère moral, suivant la nature des causes physiques sous l'empire desquelles il vit.
>
> *Hipp.*, par *Corray*.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1812.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON ANCIEN CHEF

Monsieur le Baron PERCY,

Membre de l'Institut de France ; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, etc., etc., etc.

Comme un faible hommage de reconnaissance, d'estime et de vénération.

C. CHAPOTIN.

A MON ANCIEN CHEF

MONSIEUR LE BARON PERCY,

Membre de l'Institut de France; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, etc., etc., etc.

Comme un faible hommage de reconnaissance, d'estime et de vénération.

C. CHAPOTIN.

TOPOGRAPHIE
MÉDICALE
DE L'ILE DE FRANCE.

DESCRIPTION PHYSIQUE.

Dénomination et latitude.

Cette île est située dans la mer d'Afrique sous le 20.me degré 9′ 43″ de latitude australe, et le 55.me degré 7′ 30″ de longitude orientale, à quarante lieues de l'île Bourbon, cent soixante E. de Madagascar, et environ cent vingt lieues ouest de Rodrigues. Elle fut découverte en 1505 par les Portugais, et nommée *île Cerné;* mais ils n'y firent aucun établissement. Les premiers ont été fondés par les Hollandais, qui l'occupèrent en 1644, et de qui elle reçut le nom de *Maurice;* ils l'abandonnèrent en 1712. Les Français établis depuis long-temps à l'île Bourbon vinrent s'y fixer dans l'année 1715, et lui donnèrent son nom actuel.

Forme et étendue.

L'Ile de France présente à peu près, du nord au sud, la forme d'un ovale de quatorze lieues de long sur dix de large : sa surface, suivant M. l'abbé de la Caille, est de quatre cent trente-deux mille six cent quatre-vingts arpens, à cent perches de vingt pieds de longueur.

Aspect du sol.

Le terrain s'élève graduellement depuis le bord de la mer jusqu'au centre de l'île ; il est coupé, dans toute son étendue, par des montagnes de formes irrégulières ; la plupart ont de trois à quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer. La plus haute n'excède pas quatre cent vingt-quatre toises : plusieurs sont isolées ; on remarque cependant trois chaînes principales.

Montagnes. La première chaîne borne la plaine du port Napoléon; elle semble sortir de deux montagnes qui sont au centre, appelées l'une *Pieterboth*, de quatre cent vingt toises de hauteur; et l'autre *le Pouce*, de quatre cent seize ; d'où elle va se perdre dans les plaines de l'est et de l'ouest. La deuxième, placée dans le sud-est, et bornant le grand port, part immédiatement du littoral, pour se réunir dans le centre à la montagne *le Bambou*, élevée de trois cent vingt-deux toises; ces deux chaînes adossées l'une à l'autre, sont liées entre elles par des montagnes intermédiaires. La troisième pourrait n'être considérée que comme une continuation de la première, dont elle est peu éloignée; elle se prolonge de même sur la côte de l'ouest, en se dirigeant vers le sud; elle renferme la montagne la plus haute, qui a quatre cent vingt-quatre toises, d'où la petite rivière noire prend sa source.

Ces montagnes laissent entre elles des coteaux et des plaines dont la base, formée par des bancs de roches, est recouverte d'une couche de terre végétale, superficielle dans le milieu de l'île, et plus profonde à mesure qu'on s'approche du rivage et que la pente est plus douce.

Rivières. Elles sont arrosées par un grand nombre de ruisseaux, très-rapprochés les uns des autres dans la partie du sud; quelques-uns sont assez considérables pour recevoir le nom de rivière. Tous, en général, sont très-encaissés. On trouve à une élévation assez grande dans l'intérieur, et à l'est de la troisième chaîne, deux étangs dont l'eau ne tarit jamais; ils sont très-profonds, principalement celui que l'on appelle le Grand Bassin.

Côte. La côte, escarpée dans le sud, mais plus plane dans les autres parties, est bordée partout de recifs composés de roches et de bancs de coraux qui se prolongent dans certains endroits à plus d'une lieue en mer, et sont assez élevés dans d'autres pour former des îlots de plusieurs pieds de hauteur.

Ports. Cette même côte s'ouvre sur différens points, et offre de très-beaux

ports, dont le principal est le port Napoléon, situé au nord-ouest; on ne peut y entrer qu'en se touant, mais on a l'avantage d'un vent presque toujours favorable pour en sortir; aussi est-ce dans cet endroit que la ville a été bâtie. L'autre port, situé au sud-est et désigné sous le nom de Grand-Port, est beaucoup plus vaste, mais moins avantageux, parce que les vents, soufflant de la même partie pendant la moitié de l'année, en rendent la sortie très-difficile : c'était celui où les Hollandais étaient abordés, et où ils avaient formé leur établissement. Il y en a plusieurs autres où de grands bâtimens et même des frégates peuvent être en sûreté; le plus grand est celui de la Rivière Noire : on remarque ensuite le Trou aux Biches, et des baies, telles que la Grande Baie et autres, où les vaisseaux peuvent se réfugier dans un cas de danger.

Ilots.

On voit dans le nord-est, à une distance assez éloignée du rivage, quatre îlots très étroits et stériles, qui paraissent être les sommets de montagnes liées entre elles et avec l'île par des hauts-fonds qu'indiquent des rochers à fleur d'eau en plusieurs endroits. Le plus avancé en mer est l'Ile aux Serpens; ensuite, en se rapprochant de la côte, on trouve l'Ile Ronde, l'Ile Plate divisée en deux parties (1), et le Coin de Mire. C'est entre ces îlots que les vaisseaux passent ordinairement pour venir au port Napoléon.

CLIMAT.

Saisons.

On ne distingue dans cette île, de même que dans toutes les régions situées entre les tropiques, que deux saisons bien marquées, l'été et l'hiver; chacune pourrait cependant être divisée en deux trimestres.

Eté.

Le premier trimestre de l'été, dont la température est analogue à celle de notre printemps, commence à l'équinoxe de septembre. Les

(1) C'est le seul endroit où l'on trouve la conise glutineuse, connue vulgairement sous le nom *de baume de l'Ile-Plate* : on y voit aussi de très-gros lézards dont le corps a environ trois décimètres de longueur sur quatre à cinq centimètres d'épaisseur, avec une queue très-courte.

chaleurs sont modérées d'abord, les vents constans et faibles du sud-est, le temps ordinairement très-beau; tandis que dans le second trimestre, les vents très-variables soufflent le plus ordinairement du nord au nord-ouest et au nord-est, et laissent de longs intervalles de calme qui donnent lieu à des chaleurs suffocantes, à des ouragans très-violens et à des pluies abondantes.

Hiver.

La deuxième saison, ou l'hiver, commençant à l'équinoxe de mars, lorsque le soleil passe dans l'hémisphère nord, offre des chaleurs encore fortes dans les premiers mois, et des vents presque toujours variables, tantôt du sud-est à l'est ou du nord-ouest à l'ouest, avec de fréquentes alternatives de beau temps et de pluies par grains. Dans les trois derniers mois les vents sont plus constans de la partie du sud-est, mais leur degré de force n'étant pas toujours le même, détermine une grande différence dans la température, qui est très-fraîche lorsqu'ils soufflent avec impétuosité, surtout du sud; c'est l'époque des brouillards et des petites pluies dans les quartiers de l'intérieur.

Vents.

Ainsi l'on remarque que les vents du sud, qui soufflent le plus ordinairement en hiver, sont froids; que ceux du sud-est, les plus fréquens, sont frais et agréables lorsqu'ils sont modérés; que les vents de l'est règnent moins souvent et amènent presque toujours des pluies abondantes; que ceux du nord-ouest et de l'ouest sont extrêmement chauds, et déterminent de fréquens orages et de fortes pluies. Il ne tombe jamais de grêle, mais le pays est exposé, en été, à de violens ouragans.

Température.

La disposition du terrain, son élévation plus grande vers le centre, la quantité de bois dont cette partie est encore couverte, tandis que les bords de la mer et la cime des montagnes qui l'avoisinent en sont entièrement dégarnies, contribuent, avec le nombre plus ou moins considérable de ruisseaux dans un même quartier, à des variations infinies de température. En hiver, par exemple, l'intérieur est froid et

humide ; on est même obligé d'allumer du feu matin et soir ; et sur la côte on jouit d'un air doux et agréable. En été, au contraire, ces derniers lieux sont exposés à la sécheresse la plus forte et à des chaleurs vives et soutenues ; tandis que dans les quartiers du centre la fraîcheur est presque continuelle, surtout pendant la nuit : aussi retire-t-on de cette disposition du sol, et de la différence d'air et de température qui en résulte, un grand avantage pour la guérison de plusieurs maladies.

On prendra une idée plus exacte du climat de cette île d'après les tableaux ci-joints, dont l'un est extrait des journaux de M. *Lilet*, officier du génie, qui a noté avec la plus grande constance les variations de l'atmosphère pendant plusieurs années de suite, et qui a bien voulu me communiquer ses observations : elles ont été faites dans la ville du Port Napoléon, ainsi que celles que j'ai suivies en 1809 et 1810. Il eût sans doute été important d'y joindre des tableaux de semblables notes prises dans les divers quartiers ; mais les circonstances ne m'ont pas permis d'achever ce travail, auquel plusieurs habitans avaient la complaisance de coopérer.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES pendant les six derniers mois de 1809.

MOIS.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.			VENTS DOMINANS ET ÉTAT DU CIEL.
	Plus grande chaleur.	Moindre.	Moyenne.	Plus grande élévation.	Moindre.	Moyenne.	
Juillet..	21° $\frac{1}{2}$	18	19 $\frac{3}{4}$	p. l. 28 6 $\frac{1}{2}$	p. l. 28 5	p. l. 28 5 $\frac{3}{4}$	VENTS......... ont souflé 26 jours du sud-est; 4 j. du sud; et un jour de l'ouest. ETAT DU CIEL. 25 j. de beau temps; 6 j. de temps couvert, avec des petits grains.
Août...	19 $\frac{1}{2}$	17	18 $\frac{1}{4}$	28 6	28 4	28 5	VENTS......... ont souflé 13 j. du S.-E.; 8 j. du S.; 3 du N.; 5 du N.-O.; 2 de l'est. ETAT DU CIEL. 18 j. de beau temps; 3 j. de temps couv.; 6 de temps à grains; 3 de pl. continuelles.
Septem.	22	18	20	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{3}{4}$	VENTS......... 15 jours du S.-E.; 6 j. du S.; 4 du S.-O.; 6 j. du Nord au N.-O. ETAT DU CIEL. 24 jours de beau temps; 5 jours de temps couvert; 1 de temps à grains.
Octobre.	24°	18 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	28 5	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	VENTS......... 19 jours du S.-E.; 4 j. du S.; 4 de l'E., et 4 du N. au N.-O. ETAT DU CIEL. 18 jours de beau temps; 8 jours de temps à grains, et 5 de temps brumeux et couvert.
Novem.	26	21	23 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	VENTS......... 20 jours du S.-E.; 3 de l'E. et 1 du S.-O.; 4 j. du Nord à l'O. ETAT DU CIEL. 24 jours de beau temps; 6 jours de temps à grains.
Décem.	27	23	25	28 4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	VENTS......... 11 j. du S.-E.; 3 j. de l'E.; 7 j. var. du N.-O. au N. et à l'O.; 3 j. du S.; 2 du N.-E.; et 2 de cal. ETAT DU CIEL. 20 jours de beau temps; 5 de temps couvert; 6 de fortes pluies.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES pendant les 6 premiers mois de 1810.

MOIS.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.			VENTS DOMINANS ET ÉTAT DU CIEL.
	Plus grande chaleur.	Moindre.	Moyenne.	Plus grande élévation.	Moindre.	Moyenne.	
Janvier.	27° ½	21°	24° ¼	p. l. 28 4 ½	p. l. 28 2	p. l. 28 3 ¼	VENTS........ ont souflé 7 j. du S.-E.; 6 j. var. du S.-E. au N.-E. et ens. var. du N.-E. au N.-O., avec des c. fr. ETAT DU CIEL. 17 j. de beau temps; 4 de temps couv.; 7 de pl. par gr.; 2 de fortes pluies; un seul orage.
Février.	27°	22°	24 ½	28 3	28 2	28 2 ½	VENTS........ 12 j. du S.-E.; 3 j. var. du S.-E. au N.-E.; 1 du N.; 2 de l'E.; 7 de l'E. au N.-O.; 3 j. de calm. ETAT DU CIEL. 15 j. de beau temps; 10 j. de t. couv. et à grains fréquens; 3 j. de fortes pluies.
Mars...	27	21 ½	24 ¼	28 4	28 2 ½	28 3 ¼	VENTS........ ont souflé 17 j. du S.-E.; 3 j. de l'E.; 6 j. var. du N. à l'O.; 5 j. de calme. ETAT DU CIEL. 22 j. de beau temps; 5 j. de t. couv. et à grains; 4 j. de pluie; un petit orage.
Avril...	25 ½	19	22 ¼	28 4	28 3	28 3 ½	VENTS........ 13 j. du S.-E.; 3 de l'E.; 11 j. du N. à l'O., et 3 de calme parfait. ETAT DU CIEL. 16 j. de beau temps; 5 j. de temps couv.; 6 de temps à grains; 3 j. de fortes pluies.
Mai....	24	20	22	28 5 ½	28 4	28 4 ¾	VENTS...... .. 18 jours du S.-E.; 5 du S.; 6 j. du N. au N.-O., et 2 jours de calme. ETAT DU CIEL. 26 jours de beau temps; 2 j. de temps couv, et 3 de temps à petits grains.
Juin....	22 ½	18	20 ¼	28 5 ½	28 5	28 5 ¼	VENTS........ 25 jours du S.-E.; 3 j. de l'E.; un de l'O., et 2 de calme. ETAT DU CIEL. temps presq. continuel. beau; 4 ou 5 j. de temps couv. et à petits grains.

Nota. On remarque toujours une différence de 4 à 5 degrés entre la chaleur du matin et celle du midi, et le thermomètre est le soir d'environ 2 ou 3 degrés plus haut que le matin; cette variation est moins grande en hiver qu'en été.

RÉSUMÉ DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES pour l'année 1790, d'après les journaux communiqués par M. *Lilet*, officier du génie.

MOIS.	VARIATIONS DE L'HYGROMÈTRE.						VARIATIONS DU THERMOMÈTRE.			VARIATIONS DU BAROMÈTRE.			UDOMÈTRE.	
	MATIN.		MIDI.		SOIR.		MIDI.		Chaleur moyenne.	MIDI.		Hauteur moyenne.	NOMBRE DE JOURS de Pluie.	QUANTITÉ de Pluie.
	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.	Moindre chaleur.	Plus grande.		Minimum.	Maximum.			p. l.
Janvier.	0 1/4	15 1/2	1 1/2	23 1/3	1 1/3	17 1/4	22	28 1/2	25 1/4	27 11	28 3 4	28 1 2	11	6 3 1/2
Février.	— 1 1/2	15 1/2	+ 5 1/4	23	7	21		28	25	27 7 2	28 2 4	27 10 6	9	10 9
Mars...	6 1/2	17	9 1/4	24 1/4	9	24	24	27 1/2	25 3/4	27 11 8	28 2 0	28 0 7	12	6 5
Avril...	5	11	10	17	9	16	24 1/2	26 1/2	25 1/2	28 1 1	28 3 6	28 2 3	8	1 9 3/4
Mai....	5 1/4	14 1/4	7 1/2	17 1/2	8 1/4	17 1/4	21 1/2	25 1/2	23 1/2	28 1 9	28 4 3	28 3 1	7	1 9 1/6
Juin....	8 1/2	14 1/4	9	19 1/2	10	19 3/4	19	23	21	28 2 4	28 5 5	28 3 9	5	11 1/3
Juillet..	10 1/2	16	10 3/4	22	11	20 3/4	19	23	21	28 3 2	28 6 0	28 4 5	4	6
Août...	9 3/4	16 3/4	11 1/2	23 1/2	11	23 3/4	20	23	21 1/2	28 3 3	28 5 0	28 4	4	5
Septbre..	13	16 1/4	15	23	14	22	20 1/2	23	21 3/4	28 1 9	28 5 3	28 3 6	7	6 3/4
Octobre.	11	17 1/4	13	24 1/2	10	23	19	26	22 1/2	28 2 6	28 4 6	28 3 7	6	10 1/4
Novbre..	9	19 1/2	13	21 1/4	10	23	22	27 1/2	24 3/4	28 2 0	28 4 2	28 3	8	2 3 1/4
Décemb.	13	19 1/2	15 1/2	26	15	25	25 1/2	28 1/2	27	28 1 4	28 3 2	28 2	5	8 1/2

Observations pendant les 3 derniers jours du mois de janvier, le baromètre s'est maintenu au-dessous de 28 p.; il a fait beaucoup de vent de l'E. à l'E.-N.-E., et de la pluie en assez grande quantité. — Pendant les 4 premiers jours de février, le baromètre est resté au-dessous de 28; les vents variables de l'E. au N.-O. et très-forts; une pluie abandante; la mer très-agitée; l'hygromètre ne marquait plus dès le premier jour. — Le 26 et 27 mars, baromètre au-dessous de 28; vents variables de l'ouest à l'est, S.-E., forte pluie.

DU SOL ET DE SES PRODUCTIONS.

Les montagnes sont composées de bancs, d'une pierre grisâtre très-dure, inclinés vers l'horizon; ils se prolongent dans les plaines et jusque sous la mer, où ils sont recouverts presque dans toute la circonférence du pays par des bancs de coraux et de madrépores qui forment les petites îles et les récifs dont j'ai déjà parlé. Nature du sol.

Des lits d'argile sont interposés entre ces bancs, ou les recouvrent en d'autres endroits de couches épaisses, ainsi qu'on l'observe dans le quartier de Moka, dans celui du port impérial et dans les plaines qui avoisinent la mare aux baquois, où leur profondeur est assez considérable.

Les rivières, en serpentant au milieu d'un sol semblable, ont formé depuis leur source jusqu'à leur embouchure, des ravins plus ou moins profonds, selon la densité des bancs de pierre, ou l'épaisseur des lits d'argile qu'elles parcouraient. Dans les lieux où le roc plus dur a offert plus de résistance, les eaux en passant dessus se sont réunies en courans rapides et en cascades, qui ont agi ensuite avec une force d'autant plus considérable, qu'elles avaient été plus resserrées, et ont creusé leur lit au travers des bancs inférieurs plus faibles, qu'elles ont entraîné dans leur cours, et dont elles continuent chaque année de détacher des masses, lorsque les pluies abondantes de l'été changent ces faibles rivières en torrens impétueux. Cours des rivières.

On rencontre, dans diverses parties de l'île, des cavernes dont la forme, le plan en pente douce et la construction, indiquent d'une manière assez évidente qu'elles doivent leur origine à de petits ruisseaux dont le cours souterrain a délayé et entraîné les terres les plus molles, et a été tari ou détourné avant d'avoir eu le temps de miner les côtés et de faire crouler la voûte qui est formée dans la plupart, ainsi que les parois latérales par des masses de roche. Celles des plaines Saint-Pierre sont entrecoupées par des couches d'une ar- Cavernes.

gile très-compacte et pétrifiée en partie, sur lesquelles se voient encore à diverses hauteurs l'empreinte du courant des eaux : toutes vont en se rétrécissant, ce qui indique le peu de volume de l'eau qui les a parcourues. Le fond en est généralement d'une terre très-fine, dont la couleur varie suivant les proportions de fer qu'elle contient.

Argile.

En coupant les lits d'argile, pour ouvrir des routes, on a trouvé leur intérieur parsemé irrégulièrement de masses pierreuses plus ou moins considérables, d'une forme ronde et assez dures, mais qui, étant exposées long-temps à l'air, finissent par se décomposer; elles me paraissent avoir beaucoup d'analogie avec ces pierres jaunâtres et poreuses que l'on trouve dans beaucoup d'endroits de la colonie, qui recouvrent surtout les bancs de roche des plaines Wilhiams, et s'enfoncent dans leurs intervalles. Elles se décomposent aussi peu à peu par l'effet de l'humidité et de l'action de l'air, et forment une très-bonne terre végétale. Ces substances, d'une demi-pétrification, ne sont qu'une combinaison particulière de l'argile avec l'oxide de fer répandu en grande quantité à la surface du sol : il est même des endroits où on le rencontre en grains presque purs.

Débris des bancs de roche.

La majeure partie des plaines est recouverte d'une quantité considérable de pierres détachées, qui paraissent être les débris de bancs superficiels semblables à ceux dont la base du sol est formée; dans quelques endroits ils sont tellement entassés, qu'ils présentent l'aspect d'immenses carrières. A quelles circonstances peut-on attribuer cet effet? Est-il dû à des secousses violentes, telles que celles d'un tremblement de terre qui, en ébranlant les montagnes, en auront renversé les sommités les plus élevées? ou doit-on penser que la main plus lente, mais toute puissante du temps ayant miné insensiblement leur base, a fait crouler ces masses qui se seront écrasées et divisées en fragmens plus ou moins considérables ; il y en a beaucoup d'assez volumineux, quoique isolés, pour défier les forces réunies des hommes, et nécessiter l'emploi des mines, afin de pouvoir faciliter l'exploita-

tion des terres? Nous voyons encore un exemple de cette marche présumée de la nature dans la figure singulière de la montagne de Pieterboth, dont le pic est en forme de cône renversé; une partie est tombée il y a environ deux ans, après des pluies abondantes et long-temps continuées. J'ai vu aussi, à la même époque, plusieurs arpens de bois être entraînés sur le revers de la montagne du Pouce, et laisser la roche entièrement à nu, ainsi que le sont actuellement les sommets de presque toutes les montagnes de l'île.

On rencontre du côté de Flack des pierres-ponces, qui pourraient faire croire à l'existence d'anciens volcans; mais en observant qu'elles se trouvent à la superficie du sol, sur des lits de coraux, et au vent de l'île, on doit présumer qu'elles y ont été apportées par les courans, ou poussées par les vents généraux. Pierre-ponce.

Minéraux.

Le fer est le seul minéral qu'on ait trouvé jusqu'à présent. Il est répandu en grande quantité sur la surface du sol, surtout dans la plaine des Pampel-Mousses, où on avait établi autrefois des forges que l'on a été obligé d'abandonner. Je ne crois pas que le minerai soit réuni en assez grande masse pour fournir à une exploitation avantageuse; d'ailleurs la facilité de tirer ce métal d'Europe, la cherté de la main d'œuvre et celle du bois, mettront toujours de grands obstacles aux établissemens de ce genre, qui réussiraient mieux à l'île de Madagascar. Fer.

La chaux se prépare avec les coraux et les coquillages; mais elle a, ainsi que le sable dont on se sert, et qui n'est formé que par des débris de madrépores, le grand inconvénient de contenir toujours beaucoup de muriate de chaux et de magnésie qui, unis au sel marin, attirent constamment l'humidité de l'air, rendent les bâtimens insalubres, et accélèrent la destruction des bois, lorsqu'on ne prend pas beaucoup de précautions. Chaux.

Sel. De belles salines établies près le Fort-Blanc et sur d'autres points, peuvent fournir tout le sel nécessaire à la colonie. On fut assez surpris, il y a environ quatre ans, de retirer de deux ou trois carrés de cet établissement la quantité d'environ trois cents kilogrames d'un sel étranger qui, à l'analyse, fut reconnu pour du sulfate de magnésie; c'était en été, il faisait une chaleur extrême, accompagnée d'orages assez fréquens. L'explication de ce phénomène singulier, que l'on avait déjà vu plusieurs années auparavant, exigerait des recherches particulières.

On emploie maintenant l'argile, et on en fait des vases qui, avec plus d'attention, peuvent acquérir un grand degré de perfection et d'utilité pour le pays.

Eaux. Les eaux, toujours battues par un mouvement rapide au milieu des rochers, sont légères et excellentes dans toutes les rivières, excepté seulement celles du ruisseau des Lataniers, qui coule près de la ville: elles contiennent une substance bitumineuse particulière, qui occasionne une éruption aux bestiaux qui en boivent. Son usage habituel serait très-dangereux.

Végétaux.

L'île était couverte de bois lorsque les Hollandais y abordèrent; mais depuis cette époque on a défriché beaucoup de terrain, et plusieurs quartiers en manquent maintenant; on n'a pas même eu l'attention de ménager les arbres qui couronnaient les montagnes. Il en est résulté le dessèchement ou la diminution des ruisseaux, particulièrement dans les quartiers de Pampel-Mousse, de la Poudre-d'Or, du Bois-Rouge, de la rivière du Rempart et même de Flack, qui, étant les plus favorables à la culture, ont été déboisés les premiers; ceux de l'intérieur, tels que le quartier Militaire, de Moka, des plaines Wilhiams, du Port impérial, de la Savanne et de la Rivière-Noire, ont encore de belles forêts que les leçons tardives de l'expérience font abattre avec plus de précautions.

Les arbres naturels au pays croissent avec une lenteur extrême, et paraissent avoir besoin de beaucoup d'humidité et d'un abri constant contre les rayons du soleil; ils pivotent peu, et les racines de la plupart rampent à la surface du sol. Quand on défriche un terrain, on remarque constamment que les arbres placés sur la lisière des bois que l'on conserve, languissent, et ceux qui restent isolés au milieu du défriché dépérissent promptement.

Arbres indigènes.

Il y a de très-beaux bois propres à la construction des édifices, et même à celle des vaisseaux; mais ils sont très-durs et très-lourds: ils ont aussi le grand inconvénient de varier de densité, suivant la température; ils se gonflent beaucoup dès que le temps est humide, et se resserrent alternativement par l'impression de la chaleur.

La botanique de ce pays mérite une étude particulière à laquelle se sont livrés plusieurs savans qui, sans doute, feront bientôt jouir le public du fruit de leurs travaux. Je ne ferai mention que des bois principaux, tels que ceux

D'ébène......	*Diospyros*.......	si connu dans le commerce.
De canelle....	*Laurus*.........	
De natte.....	*Imbricaria*......	
D'olive......	*Elæodendron*....	
De pomme...	*Eugenia*........	pour les constructions et la menuiserie.
De bois puant.	*Anagyris fœtida*.	
De bois blanc.	*Syderoxilon*.....	
De tatamaca..	*Calophyllum*....	
De benjoin...	*Terminalia*......	pour le charronnage.
De lait.......	*Tabernæ montana*.	pour les tourneurs et les ouvrages grossiers.
De colophane.	*Bursera*.........	pour creuser en pirogues.
De ronde.....	*Dracæna*........	pour faire des torches.

Tous ces genres offrent beaucoup d'espèces différentes.

Les soins de M. de la Bourdonnaye et des gouverneurs qui lui ont succédé, ceux des intendans, à la tête desquels je placerai M. Poivre,

Plantes exotiques.

et le zèle de beaucoup d'habitans instruits ont enrichi cette colonie de tous les arbres à épices et des autres plantes dont le produit pouvait être avantageux au commerce, ou nécessaire à la subsistance des diverses classes d'individus.

On y cultive avec succès la canne à sucre, le coton, l'indigo, le géroflier et un peu de café. Le ravensara, apporté de Madagascar, vient bien dans les lieux frais et humides; il fournit une épice particulière très-agréable. Le camphrier se plaît dans les mêmes endroits; c'est un arbre superbe. Le muscadier, le cacao et le poivre n'y prospèrent pas.

Les quartiers, différant beaucoup entre eux par leur exposition, par leur température, et par la qualité ou la profondeur de la couche végétale, exigent une attention recherchée dans le choix de la plantation. Ainsi la canne à sucre élevée dans les plaines qu'arrose la rivière du Rempart, fournit un sucre abondant, qui cristallise bien; tandis que celle des plaines Wilhiams et Moka donne un suc beaucoup plus aqueux, propre seulement à la distillation.

Grains. La plupart des graines céréales et des légumes d'Europe y sont cultivées, mais elles dégénèrent, si on n'a pas l'attention d'en renouveler la semence tous les ans. On en fait venir de nouvelles de l'île Bourbon, dont le sol est plus favorable à l'agriculture, du Cap de Bonne-Espérance et d'Europe.

Le blé y est d'une bonne qualité; on le sème et on le récolte en hiver. L'orge et l'avoine se cultivent dans la même saison.

Le riz naturalisé dans le pays possède l'avantage précieux de convenir au même terrain que les autres grains, sans qu'on soit obligé de le disposer en rizières, et par conséquent de donner lieu au développement de ces gaz délétères si pernicieux, surtout dans les climats chauds.

Le maïs fournit deux récoltes par an : on sème aussi différentes espèces de mil.

En graines légumineuses, on a diverses variétés de haricots, les pois, plusieurs dolichos sous le nom de *pois du Cap;* les fèves de marais, les lentilles et l'ambrevade (*cytisus cajan*), dont l'usage est assez répandu.

Racines et autres légumes.

Dans la classe des racines nutritives ou à fécule, le manioc tient le premier rang; la culture par bouture lui a fait perdre son suc vénéneux, qu'il reprend dès qu'il est multiplié de semence; viennent ensuite la patate, la pomme de terre, la cambare, l'igname, le songe (*arum*).

On y cultive aussi les scorsonères, la carrotte, le panais, le navet, le radis, la rave, la betterave, les bulbes de diverses espèces, les plantes d'assaisonnement, plusieurs variétés de piment, et la majeure partie des légumes herbacés d'Europe. Les feuilles de morelle surtout (*solanum nigrum*) sont d'un usage journalier; l'artichaut, les cardes, l'oseille, les choux, les choux-fleurs, les asperges, etc., sont très-répandus. On mange quelquefois, sous le nom de *chou palmiste*, la cime de l'*areca oleracea*, espèce de palmier indigène dont les jeunes feuilles enveloppent encore la tige.

Mode de culture.

Les terres étant, comme je l'ai déjà indiqué, recouvertes de pierres, il est impossible de les labourer avec la charrue; très-peu en seraient susceptibles; on est obligé de les faire travailler à la pioche. Celles qui sont bien entretenues rapportent deux fois par an; le même terrain, par exemple, donnera une récolte de blé ou autres végétaux en hiver, et une de riz ou de maïs en été; mais elles ne sont jamais fumées, à l'exception des potagers. Celles qui servent depuis longtemps sont presque stériles maintenant, et changées en savannes, où croissent sans soins le chiendent et deux belles espèces de graminées connues vulgairement sous les noms de *fataque* espèce de festuca, et de *squine;* c'est la nourriture principale des troupeaux: ils mangent aussi avec plaisir les feuilles amères du bois noir (*mimosa lebbek*). On a fait de grandes plantations de cet arbre, dont la végétation est prompte et très-belle; il en découle une gomme de couleur

rougeâtre et d'une saveur légèrement amère. Elle peut remplacer la vraie gomme arabique dans beaucoup de circonstances.

Parmi les autres plantes utiles, je ne dois pas oublier le baquois (1) (*pandanus*) dont les feuilles servent à tisser les nattes; l'agavé, dont le fil est employé à faire des câbles; et le bambou, si agréable et si utile.

Les jardins sont embellis par des arbrisseaux et des fleurs apportés de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique : je crois inutile d'en faire l'énumération.

Fruits.

Il y a une grande variété dans les fruits; très-peu sont indigènes; tels sont la bigarrade, quelques espèces de citrons, plusieurs diospyros, la grenadille, et quelques autres dont on ne fait pas usage.

Tous ceux que l'on mange ont été apportés des diverses régions du globe : ceux de l'Asie s'y acclimatent très-facilement; plusieurs même sont déjà naturalisés au point de croître sans culture; tels que le gouyavier, l'acajou, la roussaille, la vavangue espèce de mespilus; les anones, le jamrosat; la ronce, dont le fruit aqueux et légèrement acidule est très-rafraîchissant.

Parmi ceux que l'on cultive, on distingue, dans les fruits acides, les citrons, les limons, le tamarin; dans la section des acidules, on placera la grenade, le pampelmousse, la bibas, l'ananas, la vangassaye.

Dans la classe des fruits doux et nutritifs, je citerai la banane et la papaye, auxquels on peut joindre le fruit de l'arbre à pain, peu répandu encore, et ceux très-multipliés du jacques et du rima, dont l'intérieur est rempli de graines, analogues pour le goût à la châtaigne : on cultive aussi les giraumons, les potirons, l'aubergine, la papengaye, le melon et la pastèque.

Viennent ensuite les fruits plus doux et plus sucrés; tels que la mangue, dont les variétés sont nombreuses, la pêche, l'atte, l'avocat, le litchi, la mandarine, la datte, la figue, la jamlongue, les fraises,

(1) Dans le pays, on prononce vaquois.

les mûres, et plusieurs autres, dont la saveur est moins agréable et la culture moins suivie.

Le mangoustan ne prospère qu'à l'île Bourbon, dont le sol est meilleur; c'est de cet endroit qu'on en fait venir, ainsi que des oranges, qui mûrissent mal à l'île de France.

La vigne est assez commune au port et dans les environs; elle rapporte régulièrement deux fois par an; mais le raisin mûrit inégalement, et n'est pas très-bon.

N'oublions pas le cocotier, dont tout le monde connaît la grande utilité, et le badamier, qui, à l'agrément de son feuillage et de la fraîcheur qu'il procure, réunit l'avantage de produire une amande dont l'émulsion est douce et légère.

Tous ces fruits acquerraient sans doute par une culture plus soignée des qualités bien supérieures, si l'active industrie de l'habitant n'avait constamment à lutter contre la paresse, la négligence et la rapine des esclaves.

Animaux.

La plupart des animaux qui existent dans la colonie y ont été introduits à diverses époques.

Chevaux et mulets.

Il y a peu de chevaux; on les tire de l'île Bourbon, où ils sont assez beaux, mais délicats, et généralement vicieux: on en amène souvent des îles Java et Sumatra, d'une espèce très-petite, mais vigoureuse et d'un facile entretien. Ils ne sont employés que pour montures, ainsi que les mulets.

Anes.

Depuis quelques années, les habitans ont beaucoup multiplié les ânes, qui conviennent au pays, par le peu de soin qu'ils exigent et par la sureté de leur pas dans des chemins toujours montueux et difficiles.

Bestiaux.

Parmi les bestiaux, on remarque le bison d'Afrique, que caractérise son excroissance graisseuse sur le garot: il sert à traîner les charrettes;

il est peu employé à cause de la difficulté des chemins. Lorsque l'animal est jeune et bien nourri, sa chair est aussi bonne que celle de notre bœuf; mais la consommation en est faible. La femelle fournit peu de lait. Les vaches amenées d'Europe continuent d'en donner beaucoup, lorsqu'elles sont bien soignées; les veaux ne peuvent pas être mangés aussi jeunes, leur chair est trop glaireuse.

Le nombre des moutons est peu considérable. Les chèvres et les porcs sont plus multipliés.

Gibier. Le cerf vient très-bien; il y en a de sauvages, et d'autres qui sont élevés en troupeaux: on trouve aussi dans les bois beaucoup de cochons devenus sauvages; le lièvre est abondant; le lapin est élevé dans beaucoup d'habitations.

Outre les animaux que je viens d'indiquer, les bois sont remplis de singes, de galéopithèques vulgairement nommées *chauve-souris*, et de tenrecs apportés de Madagascar; quelques chasseurs, et les noirs seuls, en mangent la chair. Les rats sont extrêmement nombreux et font des dégats considérables.

Oiseaux. Dans la classe des oiseaux, ceux de basse-cour s'y multiplient rapidement, et font la nourriture principale du pays, le poulet surtout. Il y a dans cette espèce une variété que l'on appelle *poule nègre;* son plumage est brunâtre, l'iris très-noir, le périoste, les membranes intérieures du cerveau et des autres viscères, et tous les ligamens des articulations sont noirs, quoique la chair soit blanche et très-délicate. Cette particularité pourrait faciliter les expériences nécessaires pour bien connaître la marche de la nature dans la couleur qui différencie plusieurs nations.

Les pigeons, les oies, les canards et les dindes réussissent bien, et à peu de frais; ces derniers cependant viennent mieux dans les quartiers secs.

En oiseaux sauvages, on a la pintade, deux espèces de perdrix apportées de l'Inde, des tourterelles, des pigeons ramiers, le corbigeau, des merles, le martin, la poule d'eau, plusieurs espèces d'oi-

seaux de mer, et le cardinal, le calfat, le bengali, de très-petits perroquets qui font le charme et l'ornement des bosquets ; mais ils se sont tellement multipliés, qu'étant devenus le fléau des récoltes, on a été forcé d'établir une loi pour leur destruction.

La viande de boucherie n'étant pas très commune, on la remplace généralement par la volaille, et quelquefois par la chaire de tortue, dont on a plusieurs espèces : la tortue franche de mer, qui est très-volumineuse et pèse de 200 à 250 k. ; sa chair est visqueuse, très-grasse et d'une odeur désagréable : celle des tortues de terre l'est moins et est préférée. On a deux espèces de ces dernières, savoir la tortue géométrique de Madagascar, et une tortue dont la carapace est ovale et noire, longue de quarante à cinquante centimètres, apportée des Seychelles ; elles ne pèsent pas au-delà de quinze à vingt kil. ; leur chair est en général difficile à digérer et convient mieux pour faire du bouillon.

Les rivières, les étangs ou viviers et la mer fournissent beaucoup de poissons, dont on fait une grande consommation. Poissons.

Le cabot, qui habite les rivières, où il se maintient contre les courans les plus rapides en s'attachant aux rochers par le moyen d'une membrane placée sous le ventre, a la chair de bon goût et convient aux convalescens.

On nourrit dans les viviers la lubine, le mulet, la carpe de Chine, celle de mer, et le gouramy originaire de Chine : lorsque ce dernier est jeune, sa chair est délicate et convient aux estomacs les plus faibles ; mais plus fort, il est alors trop gras et d'une digestion difficile.

J'observerai au sujet des poissons, même des autres animaux, que l'âge apporte de grands changemens dans leur chair, qu'il rend plus ferme, et souvent coriace. Il est par conséquent nécessaire de choisir non-seulement l'espèce, mais encore la grosseur de l'individu ; circonstance bien importante dans les pays chauds, où souvent, dans la même espèce de poissons, les jeunes sont

très-délicats et fournissent un mets des plus sains, tandis que ceux qui ont acquis tout leur développement deviennent vénéneux par la nature des substances dont ils se nourrissent. Je citerai pour exemple la vieille, la carangue.

Les étangs et les mares sont remplis de congres et d'anguilles, qui parviennent à une grosseur assez considérable; alors ils sont très-coriaces.

La mer fournit une quantité prodigieuse de genres; les principaux sont des labres, des scombres, des spares, des bodians, des trigles, des salmones, des raies, etc.; qui se divisent en beaucoup de variétés, parmi lesquelles on distingue celles nommées vulgairement vieilles, rougets, capitaines, sardines, maquereaux, carpes, etc.

Mollusques et crustacés.

Les classes des mollusques et des crustacés ne sont pas moins productives; elles donnent des huîtres assez bonnes, des moules, des nérites, qui sont coriaces et dont on fait du bouillon, de très-beaux homars, des crabes, des camarons, et des chevrettes estimées. Les holothuries, les dolabelles, les méduses, les oursins, les porcelaines, les tonnes, les olives, et beaucoup d'autres coquillages couvrent la côte; mais on n'en mange pas, excepté cependant une espèce de sèche nommée *nourite*, dont les noirs sont très-friands.

Reptiles.

Dans les reptiles on trouve des grenouilles apportées de Madagascar, et plusieurs espèces de lézards, mais aucun genre vénéneux.

Insectes.

L'abeille est commune: elle donne un miel agréable et aromatique; celui qui vient de l'île Bourbon sous le nom de *miel vert* a une saveur et un arome bien supérieur, mais il échauffe beaucoup.

Les autres insectes sont plus incommodes que dangereux: le scorpion et la scolopendre sont petits; leur piqûre est souvent moins douloureuse que celle de la guêpe: les araignées des campagnes sont très-grosses; je n'ai jamais vu ni entendu parler d'accidens occasionnés par leur morsure. Les blattes ou *cancrelas*, longs d'environ trois à quatre centimètres, sont des insectes puans et extrêmement

désagréables; ils sont très-multipliés, s'introduisent partout, détruisent le linge, les vêtemens et les livres, si on ne leur fait pas des chasses fréquentes, ainsi qu'aux forbicines et aux mites.

Les moustiques ont le même inconvénient que les cousins en Europe, et on s'en garantit de la même manière. Les fourmis sont en grande quantité dans tous les pays chauds; on ne parvient à en préserver les substances alimentaires qu'en les suspendant en l'air ou sur des colonnes placées dans des vases remplis d'eau, ou que l'on entoure d'un cordon imbibé d'huile de ricin. Pour soustraire des blessés à l'importunité de ces insectes, j'ai souvent fait mettre les pieds du lit dans des écuelles qui contenaient de cette huile; moyen qui m'a toujours réussi.

DE L'INFLUENCE DU CLIMAT.

La première impression de la chaleur atmosphérique se passe sur la peau, dont la sensibilité vivement excitée accélère la circulation capillaire cutanée, et donne plus d'activité aux fonctions de cet organe.

Il en résulte une exhalation plus abondante de la transpiration. L'irritation est même si vive dans le commencement sur l'orifice externe des vaisseaux qui la fournissent, qu'elle en détermine l'inflammation, et produit cette indisposition désignée vulgairement, à l'Ile de France, sous le nom de *bourbouilles.* Cette affection est probablement la même que les anciens ont connue et désignée sous les noms de *sudamina*, de *papula sudoris.* Elle se développe de la manière suivante :

D'abord éruption de petits points d'un rouge vif, tantôt disséminés, tantôt réunis en groupes nombreux, avec chaleur, picotemens et démangeaisons insupportables, surtout lorsque l'on boit des liqueurs froides; ensuite formation à leur sommet d'une très-petite vésicule pleine de sérosité : elle crève bientôt, se dessèche et forme en tombant une désquamation qui donne à la partie une apparence

dartreuse : formation continuelle de ces petits boutons pendant plusieurs mois.

Toutes les parties du corps y sont exposées, mais principalement le dos, la poitrine, les bras et la figure. Tous les Européens l'éprouvent avec des degrés plus ou moins forts ; assez ordinairement elle disparaît en hiver ; on n'y est plus sujet après deux ou trois ans, à moins qu'on ne fasse plusieurs jours de suite un exercice violent pendant les fortes chaleurs, ou qu'on ne prenne des boissons trop échauffantes.

Nous trouvons la preuve de l'action augmentée des vaisseaux absorbans cutanés dans la rapidité avec laquelle ils portent dans l'intérieur les miasmes putrides, dont l'effet est d'autant plus prompt, que les systèmes musculaires et vasculaires sont plus affaiblis, et le système nerveux plus exalté. Combien d'exemples n'a-t-on pas de marins morts en peu de jours par suite des émanations délétères absorbées par l'acte de la respiration ou par la peau, pendant le séjour d'une nuit ou seulement de quelques heures sur un sol marécageux, tel qu'à Batavia, à Madagascar, etc. !

Les membranes muqueuses paraissent au contraire avoir perdu de leur action en raison de l'augmentation que prend le système dermoïde ; leurs secrétions deviennent plus lentes et moins abondantes ; elles subissent une faiblesse et un relâchement dont les premiers symptômes se manifestent sur la portion qui tapisse l'estomac ; l'appétit est irrégulier, il diminue ; les digestions languissent, et les embarras gastriques ne tardent pas à paraître ; ils sont souvent compliqués, mais plus ordinairement suivis des affections bilieuses qui se développent à une époque plus éloignée, et lorsque les chaleurs plus prolongées ou plus vives ont étendu leur influence sur d'autres organes.

Un sentiment de malaise, de lassitude et de pesanteur dans les membres, moins d'aptitude à soutenir les fatigues d'une route ou d'un exercice long-temps continué, indiquent bientôt l'affaiblissement du système musculaire : il perd cette énergie vitale dont il jouit dans

les pays froids, où le mouvement est un besoin pour l'homme ; tandis que dans les pays chauds il le considère souvent comme un travail pénible, et fait de l'inaction et de l'indolence un de ses plaisirs chéris. Les muscles des indigènes présentent rarement ces formes et ces saillies prononcées qui caractérisent plus particulièrement la constitution de l'Européen.

Cet état d'affaiblissement s'étend jusques sur les muscles de la vie organique; l'estomac a moins d'activité, l'homme se nourrit d'alimens plus légers; il lui en faut une moindre quantité; il est plus sobre enfin, non par raison, mais par nécessité: l'opinion vulgaire, contrainte de reconnaître cette vérité de fait, mais ne pouvant se persuader que la cause soit en nous, a adopté le préjugé que les alimens des climats chauds contenaient moins de sucs nutritifs.

La circulation éprouve un effet analogue ; le pouls est à peine sensible chez beaucoup de personnes, chez les femmes surtout. On rencontre rarement parmi les créoles des individus dont les pulsations aient cette force et cette plénitude qu'on trouve chez les Européens ; le pouls est plus communément mou, lent et petit; il disparaît facilement sous la pression du doigt. La perte du coloris des joues et de la couleur vermeille des lèvres chez les Européens, peu de mois après leur arrivée, atteste également cet effet. Je ne crois pas cependant qu'on puisse l'attribuer uniquement à la diminution de la force contractile du cœur; on doit aussi considérer que, dans l'acte de la respiration, le sang en contact avec un air toujours raréfié n'y puise pas, comme dans une atmosphère froide, ce stimulus qui excite si vivement les contractions de cet organe.

Cette diminution de ton du système vasculaire est bien plus sensible dans les veines; leur dilatation plus forte et presque permanente indique la raréfaction plus grande du fluide qu'elles contiennent, et plus de lenteur dans la circulation, qui n'est pas aidée aussi efficacement par l'action des muscles.

Le relâchement du tissu cellulaire des habitans des pays chauds est si généralement connu, qu'il devient presque superflu de l'indi-

quer ; les infiltrations, ainsi que les hydropisies sont si fréquentes, qu'on ne peut révoquer en doute l'affaiblissement des vaisseaux absorbans et de tout le système lymphatique. La maigreur même dont beaucoup d'individus sont affectés annonce le défaut de ton de ces vaisseaux et le peu d'activité avec laquelle ils absorbent et distribuent la matière nutritive dans les divers organes.

Mais en reportant notre attention sur ce qui se passe dans les nerfs, nous voyons ce système prendre une supériorité marquée sur tous les autres; la sensibilité se développe et s'exalte souvent trop vivement. Il est probable que la chaleur seule ne produit pas tout cet effet, et qu'il dépend aussi de la combinaison du calorique avec la matière électrique répandue en plus grande quantité dans l'atmosphère de ces contrées.

L'observation suivante montre avec quelle rapidité leur action combinée peut agir quelquefois.

Un officier de marine, âgé de trente-quatre ans, d'une forte constitution annoncée par une taille assez grande, une poitrine large et bien développée, une tête volumineuse, un col court, des muscles bien dessinés, des cheveux et des yeux noirs, quitta, en février, les côtes du nord de la France pour se rendre dans les mers de l'Inde.

A l'approche de l'équateur, il éprouva un état d'anxiété indéfinissable, avec un accroissement extraordinaire d'appétit; quoiqu'il mangeât beaucoup, ses évacuations ne lui parurent point augmentées; mais ses urines devinrent épaisses, comme visqueuses. Il croyait que ses forces avaient doublé, et la moindre opposition à ses volontés le rendait furieux. Cette propension à la fureur paraissait d'autant plus grande, que la mer agitée était plus phosphorescente.

Pendant quinze jours, l'individu eut le même appétit, le même penchant aux actes violens, et aucune envie de dormir. Il avait beaucoup maigri. Ces phénomènes diminuèrent progressivement en raison de l'éloignement de l'équateur. Ils furent remplacés par une faiblesse excessive et un état presque délirant; cependant, comme l'appétit

se soutenait, le médecin attendit tout de la nature; le malade reprit effectivement ses forces, et jouissait de sa santé ordinaire en arrivant à l'Ile de France.

Ami de tous les plaisirs, il était à peine débarqué, qu'il ne songea qu'à satisfaire ses goûts, et porta tout à l'excès. Il croit qu'il s'y trouva d'autant plus enclin, qu'il éprouvait dans ses organes les mêmes changemens que sous la zone torride. Huit jours n'étaient pas écoulés, que la faiblesse et le délire revinrent. Son médecin le mit alors à l'usage d'une limonade d'acide phosphorique, en administrant à l'intérieur plusieurs grains de phosphore dans les vingt-quatre heures, et prescrivant la diète animale, avec une bouteille de vin de Madère par jour. Ce traitement ne fit qu'agraver le désordre, et quatre jours après, l'atonie était extrême; quoique l'appétit fût excessif, et que le malade mangeât quatre fois plus que dans l'état de santé, toutes les modifications que les alimens doivent éprouver depuis le premier acte de la digestion jusqu'à leur parfaite *sanguification* paraissaient avoir lieu avec une célérité étonnante. Dans les excrétions, l'urine seule était altérée; sans égaler la quantité des boissons prises, elle était plus épaisse, avait la couleur de la lessive des savonniers, et, conservée quelques heures, elle prenait une consistance presque sirupeuse, acquérait l'odeur de celle des animaux carnivores, et passait rapidement à la putréfaction.

Aux symptômes ci-dessus indiqués, un autre médecin appelé en consultation trouva les yeux vifs, étincelans et enfoncés; le visage animé, la langue rouge et comme tremblante; une respiration précipitée, le pouls accéléré et l'artère tendue; la peau chaude, souple, et un mouvement comme ondulatoire dans tous les muscles et les tendons. Toutes les actions du malade annonçaient de l'impatience; ses réponses étaient justes, mais brèves; il passait rapidement d'une idée à une autre, et toutes tenaient de l'exaltation. Interrogé sur ce qu'il éprouvait, il comparait ses sensations à celles que l'on ressent dans une grande assemblée où l'on entend beaucoup de bruit sans rien distinguer. Il se plaignait d'une douleur assez

forte et profonde dans les testicules; elle n'était cependant pas augmentée par la compression sur le scrotum, qui était très contracté.

Il fut convenu qu'on s'en tiendrait aux émulsions pour boisson, et pour nourriture aux gelées faites avec des fécules de riz ou de salep, ou de sagou, ou de pommes de terre. Les facultés digestives se soutinrent, mais la faiblesse musculaire devint plus manifeste, à mesure que l'agitation nerveuse se calmait. Peu de jours après, l'atonie étant considérable, on ajouta au régime l'usage du vin de Bordeaux; et afin que les alimens restassent plus long-temps dans l'estomac, on prescrivit des patates ou des pommes de terre cuites dans les cendres et durcies par la dessiccation. Malgré la faiblesse et le délire continuel, comme les digestions se soutenaient, et que les urines avaient repris leur caractère de santé, rien ne fut changé pendant quatre jours; alors le sommeil reparut, les forces et les facultés intellectuelles se rétablirent graduellement, et deux mois après, ce marin fut en état de reprendre la mer; il repassa sous l'équateur, et ne s'aperçut de son influence que par l'embonpoint qu'il y prit.

Revenant au bout de six mois d'une seconde croisière, il se plaignait de n'avoir plus de mémoire et de la diminution du volume de ses testicules; comme il n'avait que des velléités très-rares, il consulta son médecin qui, en le remettant à l'usage du phosphore, réveilla chez lui des desirs dont la satisfaction amenait toujours une espèce d'accès épileptique suivi d'absence. Malgré l'affaiblissement bien marqué des fonctions intellectuelles, il reprit encore la mer, et revint, sept mois après, à l'Ile-de-France avec un embonpoint extraordinaire; mais ses facultés mentales étaient presque éteintes, les testicules presque effacés, et il n'avait pas la moindre velléité.

En résumant les observations de l'influence des chaleurs sur notre organisation, nous trouvons :

1.° Augmentation de la sensibilité nerveuse.

2.° Diminution du ton ou de la contractilité organique des autres systèmes.

3.° Excitation continuelle sur la peau, d'où résulte l'affluence des humeurs, et l'excrétion par cet organe du résidu de la nutrition, qui, dans les pays froids, est rejeté le plus ordinairement par les membranes muqueuses, comme l'a observé le judicieux *Bichat.*

En faisant maintenant l'application de ces principes, nous en tirerons la conséquence que tout homme qui passe d'un climat froid dans un plus chaud doit éprouver dans sa constitution les changemens énoncés, qui tendent à mettre les propriétés vitales des divers organes en équilibre avec l'action de la chaleur; état qui n'a pas encore été bien apprécié, et dont on a désigné le sentiment par l'expression d'*acclimatement.*

Mais ces changemens peuvent avoir lieu de plusieurs manières : ils peuvent s'opérer graduellement, comme cela arrive chez les individus dont la traversée est de longue durée, et sur lesquels les chaleurs font une impression plus lente, parce qu'elles sont tempérées par les vents et l'humidité de la mer, ou chez ceux qui, en se transportant dans un pays chaud plus rapproché, ont l'attention de choisir pour leur séjour un endroit plus élevé et plus frais; alors les rapports dans les fonctions s'établissent progressivement et sans trouble; tandis que, si la transition d'un climat à l'autre est trop prompte, l'impression de la chaleur agit d'une manière brusque, contraire aux lois de l'économie animale, met le trouble dans les fonctions, et rompt l'équilibre; de là ces maladies dites d'acclimatement, si communes en Amérique, et bien moins fréquentes dans les Indes orientales.

Ces maladies seront plus ou moins graves, suivant le degré d'intensité de la chaleur, et suivant le tempérament du sujet, son âge et son sexe : les enfans, les jeunes-gens et les femmes, dont la constitution nerveuse est plus mobile, ont moins de peine à s'acclimater que les hommes robustes et athlétiques, et dont l'organisation se trouve par conséquent plus en opposition avec l'influence du climat.

On remarque également que les personnes dont la sensibilité s'exalte trop facilement s'habituent difficilement dans un pays chaud; elles sont dans un état presque continuel de malaise et de maladie,

qui n'a de rémission qu'en hiver ; ce qui se trouve parfaitement d'accord avec l'idée que j'émets sur l'influence des chaleurs, puisqu'en augmentant chez ces individus le vice de leur constitution, elles doivent détruire l'équilibre nécessaire pour le maintien de la santé.

Ainsi l'homme ne sera considéré comme réellement acclimaté que lorsque, par un séjour prolongé pendant un certain temps ou par les suites d'une maladie aiguë, ses organes auront subi le changement indiqué qui doit les mettre en rapport plus parfait avec l'action de l'atmosphère; ou, pour m'exprimer plus clairement, lorsque son tempérament aura reçu toutes les modifications que nécessite la température dans laquelle il se trouve, et qui consistent dans l'augmentation de la sensibilité nerveuse et dans l'affaiblissement de tous les autres systèmes.

On observera que je parle seulement des effets propres à la chaleur, et que je fais abstraction de toutes les circonstances qui peuvent les aggraver; tels que l'humidité de l'air, les miasmes putrides, les abus dans le régime.

L'observation faite par M. *Hallé*, que les Français nouvellement arrivés en Italie n'éprouvent pas aussi fortement l'impression du vent appelé *siroco*, observation généralement constatée dans les pays chauds, indique que ces individus n'ont pas encore subi tout l'affaiblissement qui doit se faire en eux : toutes les personnes forcées par leur état ou par leurs habitudes de faire beaucoup d'exercice, et chez lesquelles les muscles et les vaisseaux conservent par conséquent plus de force, supportent mieux l'impression des chaleurs.

Mais si le climat peut modifier et même altérer à ce point un tempérament déjà formé, il doit, en agissant sur les individus depuis le moment de leur naissance, et en influant sur toutes les époques du développement, augmenter nécessairement les proportions d'un système sur l'autre, et déterminer par conséquent la prédominance d'un tempérament; aussi l'expérience, d'accord avec la théorie, nous présente les habitans des pays chauds doués particulièrement du tem-

pérament nerveux ; de celui où domine surtout l'excès de la sensibilité, portée quelquefois jusqu'à l'exaltation ; et du lymphatique, marqué dans ces contrées par la faiblesse de ce système plutôt que par la surabondance de son fluide.

Ces deux types principaux forment ensuite une multitude de variétés, par leurs combinaisons entre eux ou avec les autres tempéramens, ou par l'influence qu'ils reçoivent des diverses fonctions, et de quelques organes principaux, à la tête desquels je placerai le foie, comme un de ceux dont la réaction est la plus fréquente.

On y voit rarement ces constitutions sanguines ou athlétiques, si communes dans les pays tempérés, où la régularité plus constante des saisons convient mieux au développement des belles formes physiques et à cet heureux assemblage de qualités morales qui rendent l'esprit capable des conceptions les plus sublimes, ou des idées les plus ingénieuses.

Nous trouvons en même temps la confirmation de cet axiome, avancé par les auteurs distingués que j'ai déjà cités, « Que la nature « a presque toujours uni d'une manière inverse la force nerveuse et « celle du tissu musculaire ».

Mais en reconnaissant cette vérité, j'observerai que, par l'expression de *force nerveuse*, je n'entends que l'accroissement de la sensibilité, ou un plus grand développement de la susceptibilité et de la mobilité des nerfs.

DE LA VILLE ET DES HABITANS.

La ville est placée sur la côte de l'ouest, dans un vallon de seize à dix-huit cent toises de longueur, sur huit cent environ de profondeur ; elle est bornée au nord-ouest par la mer, et au sud-est par la chaîne du pouce qui l'entoure en forme de demi-cercle, et qui s'élève assez rapidement de trois cent à trois cents seize toises.

Cette chaîne est coupée presque à angle droit par la petite mon-

5

tagne beaucoup plus basse. Elle est nue et aride, et ne présente d'arbrisseaux que sur le revers du pouce où la végétation a peu d'activité, la couche végétale n'ayant pas assez d'épaisseur : un faible ruisseau prend sa source près du sommet, arrose les environs et se dessèche avant d'être arrivé dans la vallée, où l'on a planté des bois noirs qui servent de promenades; ce n'est que dans la saison des pluies que la terre se couvre d'un gramen qui croît rapidement.

On peut diviser la ville en trois parties; le centre et les faubourgs du nord et du sud. La première partie s'élève en pente douce, depuis le bord de la mer jusqu'au pied des montagnes; près du port sont construits les divers bâtimens et magasins de l'Etat, ensuite les maisons particulières. Les rues sont assez bien percées; mais les maisons, qui ont presque toutes deux étages dans cet endroit, sont trop resserrées et n'ont pas un espace relatif au nombre d'individus qui les occupent.

Le faubourg du sud, dans lequel est compris le quartier du rempart, terminé par une promenade couverte d'arbres, est l'endroit le plus sain, parce qu'il est le plus élevé et le mieux aéré; que les emplacemens sont plus spacieux et joignent presque tous à l'agrément d'une grande cour l'avantage d'avoir un filet d'eau que donne le canal destiné à en fournir aux fontaines et autres établissemens publics; cette eau vient de la grande rivière; elle est très-légère et très-bonne; différens particuliers ont fait creuser dans les autres quartiers des puits, dont l'eau ne convient pas pour boisson.

Le faubourg du nord, nommé *Camp des Malabars*, est dans un endroit extrêmement sec, aride et sans eau, aucun ombrage n'y tempère l'ardeur du soleil, et les chaleurs y sont plus fortes que dans les autres quartiers.

La disposition des montagnes, la proximité de la mer, dont les marées ne s'élèvent jamais à plus de deux pieds et demi, trois pieds, et le fond du sol, composé de bancs de coraux ou de lits épais de pierres, contribuent beaucoup à augmenter l'intensité des chaleurs en été.

Les casernes sont bien situées et construites d'une manière avantageuse pour la santé, et favorables pour les exercices militaires; mais le bâtiment qui sert d'hôpital, usage pour lequel il n'avait pas été destiné primitivement, est fort mal placé; il est bâti sur une langue de terre entre le port et le trou Fanfaron, entouré, par conséquent, d'eau, et exposé continuellement à l'humidité et aux vapeurs fétides qui s'exhalent lorsque la marée est basse.

J'en dirai autant du lieu destiné au Bazard ou Marché : l'espace en est trop petit, trop renfermé et trop près des autres bâtimens.

Le capitaine général De Caën, dont toutes les vues, pendant le temps qu'il a commandé dans cette colonie, avaient pour but le bonheur, la prospérité du pays et l'avantage que sa position militaire et commerciale devait assurer à notre marine, n'avait pas oublié, dans ses projets, ce qui devait contribuer à la conservation des marins et des militaires, à la salubrité et à l'utilité de la ville. Son intention était de faire construire un autre hôpital, situé plus favorablement et mieux distribué; l'emplacement du Bazard devait être changé, et les travaux étaient déjà commencés pour construire divers canaux propres à distribuer dans tous les quartiers, une quantité suffisante d'eau, lorsque l'ennemi s'est emparé de la colonie avec une armée bien supérieure aux forces qu'on avait à lui opposer.

La population est composée de trois classes, savoir :

Les Européens, les créoles, les esclaves.

Les Européens forment la majeure partie de la population blanche; venus dans le pays en qualité de marins, de militaires, ou attirés par les avantages du commerce, tous ont l'habitude d'une vie active qu'ils conservent, ainsi que les usages de leur patrie, la manière de vivre, les coutumes et le vêtement d'été. Européens.

Ils s'acclimatent facilement, la plupart sans indisposition ; ils éprouvent cependant tous, dans les premiers mois, l'éruption désignée sous le nom de *bourbouilles;* peu ont d'autres affections, excepté quelques embarras gastriques, rarement des fièvres méningo-gastriques ;

je n'ai vu de maladies graves qu'aux personnes qui passaient trop rapidement de la plus grande activité à une vie entièrement sédentaire, et aux travaux trop assidus du cabinet, ou aux personnes qui se livraient à des excès. On peut donc avancer qu'il n'existe pas, pour cette colonie, de maladie proprement dite d'*acclimatement;* il suffit au maintien de la santé de suivre les règles ordinaires de la vie et de ne pas s'exposer à l'ardeur trop forte des rayons solaires en été; ce qui a déterminé tous les hommes à adopter l'usage du parasol pour les heures les plus chaudes de la journée. L'emploi fréquent des bains tièdes est, pour les nouveaux arrivés, un excellent moyen de relâcher la peau et la fibre musculaire, et de les disposer à subir l'influence du climat.

Créoles.

Les créoles sont distingués en deux classes bien marquées; celle des blancs et celle des gens de couleur.

La première, issue d'Européens établis à diverses époques dans la colonie, et renouvelant constamment ses alliances avec eux, se maintient dans les mêmes usages et en conserve le caractère, à quelques modifications près.

Ils sont généralement grands et bien faits; on ne voit aucun individu difforme, à moins qu'il ne le soit devenu par accident. Leur peau est fine et très-blanche; les traits de la figure sont agréables, quoiqu'ils n'aient pas le coloris d'Europe. La forme des muscles n'est jamais fortement prononcée, et déjà l'on remarque la nuance qui commence à les séparer et à indiquer l'influence du climat sur l'organisation.

Leur tempérament, formé du mélange de constitutions souvent opposées, prend sous cette influence un caractère distingué par le développement de la sensibilité et d'une mobilité nerveuse qui imprime à leurs pensées et à leurs actions le cachet de la vivacité de leurs sensations et de leur imagination, plutôt que celui de la constance.

Ces différences sont augmentées par la nature, je dirai même par le

vice de quelques parties du régime dans les détails duquel je vais entrer.

Le riz (1) est la base de la nourriture, il remplace le pain, auquel tous les créoles le préfèrent. Sa préparation est fort simple; elle consiste à le faire crever à la vapeur de l'eau, et à le manger presque entier; tantôt, et c'est la méthode usuelle, humecté par une décoction de brettes (2) bouillies avec très-peu de saindoux, ou un petit morceau de porc frais ou salé, et assaisonnées avec le sel, le piment et les tomates; voilà ce qui compose ordinairement le déjeûner, plus le café au lait, dans lequel on met aussi du riz. Pour le dîner, on le mêle à différens ragoûts, toujours fortement assaisonnés, surtout pimentés : le carry (3) tient le premier rang. Régime.

La volaille et le poisson sont les substances animales dont on fait la plus grande consommation, et on varie les mets en choisissant dans les objets dont j'ai donné la note à l'article des productions du sol.

Généralement sobres, ils ne boivent que de l'eau, dans laquelle ils mêlent rarement du vin; le café est presque la seule boisson to-

---

(1) Il y a plusieurs variétés de riz; la meilleure est celle qui est cultivée dans le pays; la deuxième vient de Madagascar; la troisième, du Bengale, et la quatrième est un riz rougeâtre apporté de l'île Java.

(2) On nomme ainsi les feuilles de diverses plantes; la morelle (*solanum nigrum*), est celle dont on fait le plus de consommation, à cause de son goût amer; on la cultive en grande quantité dans la campagne pour cet usage; on emploie aussi les arroches, les pariétaires, toutes les jeunes plantes émollientes ou légèrement amères, et les jeunes pousses de quelques cucurbitacées. J'ai même vu servir de la scolopendre.

(3) En Asie, on donne le nom de *carry* à un ragoût de viande, de poisson, etc. dans lequel on met pour assaisonnement une certaine quantité de la poudre dite de *carry*, composée de quatre ingrédiens dans les proportions suivantes : safran (*curcuma*), quinze onces; coriandre, cinq livres; poivre et piment enragé, de chaque cinq onces.

nique qu'ils prennent. Son usage me paraît très-avantageux dans un climat où l'estomac a besoin d'être ranimé. La même raison me fera blâmer le thé, qui commençait à être de mode, malgré l'expérience des sueurs copieuses qu'il détermine, et de la débilité qu'il occasione à la longue.

Le régime dont je viens de donner l'esquisse serait certainement très-convenable à la santé, même en admettant les assaisonnemens stimulans en petites proportions, au lieu d'en faire un abus souvent immodéré, en mêlant à grandes doses, dans les préparations, les substances les plus âcres, tels que le piment, (*capsicum frutescens*), le gingembre et autres aromates, la tomate, les fruits verts combinés avec les acides et le sel, les crustacés et les poissons salés ou desséchés, etc. On cherche à stimuler l'estomac, à ranimer son action languissante, et on ne fait qu'énerver de plus en plus sa sensibilité et porter aux émontoires des sucs âcres, dont l'action lente, mais toujours assurée, altère le tissu des organes et développe une foule de maladies chroniques, que la médecine ne fait que pallier.

L'abus des épices n'est pas le seul qu'on puisse reprocher, je citerai encore la fréquence et l'irrégularité des repas, qui n'entraîne pas des inconvéniens moins graves : les femmes surtout ont ce défaut ; la digestion d'un aliment n'est pas à moitié faite qu'elles en prennent d'autres, en petite quantité à la vérité, mais toujours choisis dans la classe des substances piquantes ou fortement assaisonnées, et dans celle des mets lourds et indigestes : le résultat de ces habitudes est facile à prévoir. Une vie inactive et l'éloignement pour le mouvement viennent encore se joindre à ces premières causes.

Nous ne pouvons pas, sans doute, nous soustraire à l'influence de la température, mais il est en notre puissance d'en modifier et d'en corriger jusqu'à un certain point les impressions, par le choix des alimens et par un exercice fréquent, qui, en développant les forces physiques, diminuerait l'excès de sensibilité et rétablirait un équilibre plus parfait dans les fonctions.

Puissent mes observations, si elles parviennent aux personnes inté-

ressées, leur être utile, en les déterminant à changer un régime si préjudiciable à la santé, et qui finit par abréger la vie, ou en rend le cours malheureux par les infirmités qui surviennent de bonne heure.

Gens de couleur.

La classe des gens de couleur nous offre une différence bien plus tranchée dans la constitution. Nés de mères asiatiques, africaines ou malgaches, et de pères de toutes les couleurs et de toutes les nations des quatre parties du monde, les enfans connaissent rarement celui à qui ils doivent le jour, et la même famille présente souvent les nuances les plus opposées: il en résulte cependant un tempérament mixte qui caractérise de la manière la plus frappante l'influence du climat combinée avec celle du régime et des habitudes.

Grands et bien proportionnés, mais d'une complexion faible, ils augmentent cette disposition par une vie molle et indolente qui répand la même teinte sur toutes leurs actions et leurs idées, même jusque sur leur manière de les exprimer, qui est lente et traînante. Tout en eux décèle la prédominance du tempérament lymphatique, uni souvent, particulièrement chez les femmes, à cette mobilité nerveuse, produit de l'oisiveté et de la recherche trop fréquente des plaisirs.

On trouve facilement la cause de cette constitution, non-seulement dans la douceur de la température, mais aussi dans l'éducation et la manière de vivre.

Les enfans restent continuellement sous la direction des femmes jusqu'au moment où les hommes choisissent un métier qu'ils apprennent avec négligence et qu'ils exercent de même, quoiqu'ils aient toute l'intelligence et la dextérité nécessaires pour le porter à sa perfection, quand ils ont la force de surmonter leur apathie naturelle. Les filles, n'étant point soumises aux usages européens, suivent l'impulsion de la nature et l'exemple de leurs mères, en fondant le bonheur de leur existence sur les charmes physiques dont elles sont douées.

Leur nourriture diffère peu de celle des autres habitans; le riz en

est également la base, mêlé aux brettes, aux salaisons, au poisson frais et salé, et aux assaisonnemens; mais ils mangent beaucoup moins de viande, prennent rarement du vin, et abusent encore plus des substances âcres; d'un autre côté, leurs besoins étant médiocres et exigeant peu de chose pour les satisfaire, rien ne les excite à surmonter leur penchant pour le repos et à se livrer à un exercice convenable.

Les jouissances, chez eux, ont presque toujours devancé le développement de la puberté, et après cette époque ils s'abandonnent si fréquemment à tous leurs desirs, que leurs forces sont bientôt épuisées.

Des esclaves. Les esclaves forment la majeure partie de la population de la colonie; le plus grand nombre est apporté de la côte qui borde le continent d'Afrique sur le canal mozambique, et de l'île Madagascar, quelques-uns de l'Asie ou des îles Java et Sumatra.

L'état d'esclavage, la nature du travail, la quantité et la qualité des alimens, les excès auxquels ils se livrent avec les femmes et les abus qu'ils commettent dans l'usage des spiritueux et dans celui du tabac apportent des changemens si variables dans leur constitution et dans leurs maladies, qu'il est presque impossible de faire des observations exactes; et je me bornerai à quelques détails généraux.

Les noirs mozambiques ou Cafres, au nez épaté, aux lèvres épaisses et aux cheveux laineux et frisés, sont robustes et d'une constitution musculaire assez prononcée; résultat de la vie active de ces hommes, tous nomades ou chasseurs, et chez lesquels un exercice continuel contre-balance l'influence du climat; aussi mangent-ils beaucoup. Aux traits qui les distinguent doit être rapporté, pour les femmes, la courbure particulière et considérable en arrière de l'extrémité inférieure de la colonne vertébrale et l'écartement des os des hanches, plus grand que chez les autres nations; dispositions qui augmentent beaucoup la grandeur du bassin, surtout le diamètre antéro-postérieur, comme je l'ai vérifié sur plusieurs cadavres, et qui rendent leurs accouchemens si faciles.

Ils sont principalement employés aux travaux d'agriculture, dont ils supportent gaiement les fatigues, pourvu qu'ils aient une nourriture suffisante ; et la quantité leur est plus agréable que la qualité : le manioc et le maïs les soutiennent mieux que le riz.

Madagascar offre des différences considérables dans les peuplades qui l'habitent. Celles qui occupent les côtes paraissent à la vérité se rapprocher de l'Africain ; mais l'intérieur en renferme de nombreuses, dont l'origine est différente. Tout annonce que cette île a été peuplée ou dominée à diverses époques par plusieurs nations : on y trouve des castes entières dont les traits, la couleur de la peau, la chevelure, caractérisent une origine arabe, malaise ou indienne ; opinion que leur langage semble encore confirmer. Il en est même une dont les formes bien proportionnées, la régularité des traits, la couleur jaunâtre, et quelquefois seulement basanée, les cheveux lisses et longs, font soupçonner provenir d'un mélange du sang asiatique avec le sang européen. Je n'ai jamais rencontré, parmi les esclaves amenés de cette île, d'individus qui pussent constater l'existence de cette nation, relatée par quelques écrivains sous le nom de *Quimos*.

Plus vifs et plus industrieux que le Cafre, ils sont préférés pour l'exercice des métiers ; et on emploie ordinairement comme domestiques le faible et morose Indien, ou le sombre et taciturne, mais intelligent Malais.

DES MALADIES.

J'ai considéré, dans les chapitres précédens, la manière dont le climat agissait sur les divers systèmes de notre organisation sans en troubler les fonctions ; je vais examiner maintenant son influence, sous le rapport des altérations qu'elle produit ; ensuite j'indiquerai les maladies déterminées plus particulièrement par le changement des saisons.

L'île de France est très-salubre. Le particulier qui peut se sous-

6

traire aux grandes chaleurs, en passant l'été à la campagne, jouit habituellement d'une bonne santé. Des personnes, habitant depuis long-temps la colonie, prétendent que les maladies y sont actuellement plus fréquentes et plus graves qu'autrefois : j'ignore jusqu'à quel point cette opinion peut être fondée. Il est probable que les *défrichés* (1) trop étendus, la population plus nombreuse, la vie actuelle moins active et moins frugale que celle des premiers habitans, les relations plus multipliées avec les îles voisines, l'introduction du luxe, contribuent à développer plus de maladies dans la ville ; et je suis certain que les campagnes, où ces causes n'existent pas, ont conservé toute leur salubrité.

Maladies de la Peau.

Nous avons vu que l'action des fortes chaleurs sur les tégumens en exaltait les propriétés vitales, irritait même l'orifice des exhalans, au point d'occasioner leur inflammation; que diverses circonstances prouvaient également l'activité de l'absorption cutanée. De cet accroissement de vitalité résultent nécessairement de fréquentes aberrations dans les propriétés de cet organe : de là naissent les maladies *de son tissu*, sans parler du grand nombre d'affections internes aiguës ou chroniques qui proviennent de la même cause.

Les éruptions cutanées aiguës sont donc très-communes; mais, comme elles sont liées plus intimement avec les variations de l'atmosphère, elles appartiennent à l'article des maladies des saisons.

Dartres. De toutes les affections chroniques de la peau, les plus fréquentes dans ces contrées, sont les dartres. On les rencontre sous toutes les formes, depuis l'espèce la plus légère jusqu'à la plus grave.

La sensibilité cutanée trop vive, les alimens trop salés ou trop épicés, le défaut de propreté, l'abus des boissons spiritueuses en sont

(1) Mot adopté dans le pays pour exprimer le lieu défriché.

les causes les plus ordinaires. Elles affectent plus souvent les marins, parce qu'aux circonstances énoncées ils ajoutent encore l'habitude de porter du linge lavé à l'eau de mer, dont les parties salines, restant interposées entre les fils, entretiennent sur la peau un état continuel d'humidité nuisible à ses fonctions. Les noirs du quartier du bois rouge qui est privé d'eau, et où la chaleur est très-forte, sont les plus sujets aux dartres : celles qui occupent le scrotum et le périnée sont très-opiniâtres.

Pour éviter ou détruire ces affections, le praticien doit se proposer de calmer l'exaltation de la sensibilité cutanée par l'usage des bains tiédes en hiver; tandis qu'en été il retirera un plus grand avantage des bains froids de rivière. Ils fortifieront le tissu trop relâché des tégumens, et diminueront l'abondance de la transpiration. Le malade devra se nourrir en même temps d'alimens doux, tirés particulièrement des végétaux, prendre des boissons légèrement toniques, faire un exercice modéré le matin et s'abstenir de tous les excès. A ces moyens hygiéniques on joindra l'emploi des médicamens, si l'affection est déjà établie.

On voit souvent, sur la peau des nègres, des tâches blanchâtres disséminées irrégulièrement, plus ou moins étendues, et sans aucun autre changement. Elles paraissent dépendre d'une simple altération locale de la matière colorante. C'est probablement un état semblable, mais plus général et plus prononcé, qui a donné lieu aux fables débitées sur les albinos par plusieurs auteurs, et notamment dans l'ancienne Encyclopédie.

La teigne est inconnue dans la colonie. Les enfans ne sont affectés que de croûtes laiteuses qui se dessèchent aisément. Teigne.

J'ai vu un seul exemple de plique sur un noir de Caste Malgache, à cheveux longs; il jouissait d'ailleurs d'une très bonne santé, quoiqu'il fût âgé et qu'il eût cette maladie depuis long-temps. Plique.

Maladies du Tissu cellulaire.

Dans les pays chauds, la perte de tonicité des vaisseaux lymphatiques se joint fréquemment au relâchement du tissu cellulaire. L'absorption diminue et ne se fait plus avec la même activité que l'exhalation, d'où résultent des engorgemens aux extrémités inférieures. Ils sont communs à l'Ile de France : on les désigne vulgairement sous le nom de grosses jambes.

Engorgement des jambes.

Cette maladie affecte tous les sexes et tous les âges, mais particulièrement les créoles, et surtout les femmes. C'est à l'époque de l'éruption des règles qu'elle s'établit ordinairement; alors sa marche est lente. Lorsqu'elle survient pendant la grossesse ou après un accouchement laborieux, son développement est plus subit; une fois fixée, elle ne se dissipe jamais complètement.

Les jeunes gens y sont plus sujets quelque temps après l'époque de la puberté; les Européens seulement à l'âge de 45 à 50 ans, moment où les systèmes commencent à perdre de leur énergie. Beaucoup de circonstances particulières peuvent, en contribuant à l'affaiblissement général ou partiel du tissu cellulaire, donner lieu à cette tuméfaction. On remarque qu'elle est presque toujours liée avec un certain état d'embonpoint. Son origine me paraît analogue à celle des hydrocèles.

Elle commence généralement vers la malléole interne d'une seule jambe, et ne se porte sur l'autre que long temps après, et même quelquefois au bout de plusieurs années : le gonflement dépasse rarement le genou. La peau ne change pas de couleur; elle est seulement d'un blanc plus mat et conserve l'impression du doigt; plus tendue, lorsque l'engorgement est considérable, elle est alors luisante, un peu écailleuse, mais sans aucune altération dans son tissu. L'ancienneté de la maladie augmente la densité du tissu cellulaire.

Cette tuméfaction qui s'accroît par la fatigue, diminue et peut même disparaître momentanément par la position horisontale : elle n'est pas contagieuse, j'ignore si elle est héréditaire.

J'ai plusieurs fois essayé de la guérir, mais j'ai bientôt été convaincu qu'il était plus prudent de s'en tenir à une cure palliative et de se borner à arrêter son accroissement. On y parvient par l'emploi des frictions sèches, des bains froids, des embrocations toniques et spiritueuses; par une compression graduée continuelle, en massant les parties, en s'abstenant des alimens trop salés ou trop épicés, en faisant un exercice modéré.

Dans les diathèses bilieuses, ces engorgemens sont sujets à un érysipèle phlegmoneux. L'inflammation commence quelquefois par une légère rougeur sur le trajet des vaisseaux lymphatiques, s'accroît et s'étend sur toute la partie tuméfiée : elle se termine par résolution ou par l'exhalation abondante d'une humeur muqueuse dont la dessiccation laisse des croûtes épaisses sur la peau. La fièvre symptomatique est plus ou moins vive, mais les glandes lymphatiques ne sont jamais affectées, où ne le sont que secondairement.

Les hommes sont rarement atteints de cette maladie : ils sont plus exposés aux affections des bourses et à celles des testicules. Par la faiblesse qui résulte de l'action des chaleurs, le muscle crémaster perd sa contractilité; les cordons spermatiques deviennent lâches et s'allongent: indispositions qui mettent presque tous les hommes dans la nécessité de porter des suspensoirs, particulièrement ceux qui vont beaucoup à cheval. Le tissu faible et délicat des testicules se tuméfie par les causes les plus légères; il ne diminue ensuite qu'avec la plus grande lenteur: souvent il reste engorgé et devient squirreux. Les hydro-sarcocèles et les hydrocèles sont extrêmement fréquentes; lorsque ces dernières sont simples, elles sont aisément guéries par l'injection : leur complication avec l'épaisseur et l'endurcissement de la tunique vaginale exige la méthode de l'excision. J'ai vu plusieurs individus chez lesquels les réservoirs et les conduits spermatiques avaient tellement perdu de leur ressort, que l'humeur s'écoulait lorsque le malade allait à la garde-robe.

Je pense que l'engorgement des jambes, indiqué plus haut, doit Eléphantiasis.

prédisposer à des affections plus graves, lorsqu'un vice siphilitique, dartreux ou autre, vient le compliquer, en portant son atteinte sur le système lymphatique : alors l'état tuberculeux et squirreux de la peau et du tissu cellulaire, les gerçures, l'écoulement d'un fluide ichoreux, le gonflement et l'inflammation des glandes caractériseront la maladie désignée sous le nom d'*éléphantiasis* des Arabes. Elle est heureusement fort rare dans la colonie. Les exemples que j'en ai vus m'ont fait présumer qu'elle devait naissance au vice dartreux uni à la tuméfaction dont j'ai donné la description.

Lèpre des Arabes.

On cite peu d'individus atteints de la lèpre dite *des Arabes* : ils sont ordinairement relégués à l'île Diégo, où la viande de tortue et l'amande du coco font leur seule nourriture. Les symptômes paraissent s'arrêter, même s'affaiblir par ce régime, mais ils ne se dissipent jamais totalement. Cette horrible maladie, qui ne se développe qu'à l'âge où l'énergie vitale diminue, ne serait-elle point la même que celle des scrophules sous une forme particulière déterminée par l'influence du climat? au moins ces deux maladies paraissent avoir bien des points de contact.

Scrophules.

Les scrophules sont presque inconnues dans la colonie, excepté le carreau, dont beaucoup d'enfans deviennent les victimes. Aucun exemple de rachitisme n'est venu à ma connaissance.

Lèpre des Grecs.

La lèpre des Grecs y est absolument inconnue. Le seul malade que j'ai soigné de cette affection était un matelot américain parti de son pays avec des bubons et autres symptômes vénériens. Ne recevant aucun traitement à bord, la maladie changea rapidement de caractère, et prit bientôt tous ceux de la lèpre. Elle était déjà à son dernier degré, lorsque le malade fût envoyé à l'hôpital immédiatement après l'arrivée du bâtiment. Plusieurs phalanges des doigts des pieds ne tardèrent pas à être détachées par le sphacèle, et le sujet succomba peu de temps après.

Siphilis.

La siphilis paraît bien moins commune dans les climats chauds, qu'on ne devrait le supposer en raison de la fréquence des commu-

nications entre les deux sexes. Il est probable que le virus est emporté par la transpiration aussi promptement qu'il est absorbé, ou qu'il se dénature. La garnison d'environ 3000 hommes, en y comprenant les troupes de terre et de mer, n'entretenait pas à l'hôpital au-delà de trente à quarante individus affectés de cette maladie, quoiqu'ils n'eussent de liaisons qu'avec des femmes dont la santé est toujours fort suspecte. Je n'ai cessé d'être étonné qu'il n'y eût pas davantage de vénériens parmi les esclaves pour lesquels la polygamie est habituelle.

Souvent cette maladie n'attaque pas les parties de la génération : elle se porte directement sur les membranes muqueuses ou sur la peau, dont la sensibilité continuellement exaltée favorise le développement du virus. Je l'ai vue ne se déclarer que par des tubercules nombreux, sur la langue et dans l'intérieur de la bouche.

Elle se montre fréquemment sous la forme de dartres, tantôt répandues sur tout le corps, tantôt n'attaquant que le front, le visage, les parties sexuelles, particulièrement l'intérieur des mains, où elle se complique parfois de gerçures profondes dans bien des circonstances; elle pénètre jusqu'aux ligamens et au périoste, ou se présente sous des symptômes si équivoques, qu'elle devient extrêmement difficile à reconnaître, et plus encore à guérir.

Les symptômes qu'on a désignés sous les noms de *pian, d'yaws*, sont assez communs. J'ai rencontré plusieurs fois des ulcérations entre les doigts des pieds chez les personnes qui transpiraient beaucoup de ces parties. Les noirs sont sujets à des ulcères vénériens à la plante du pied, auxquels ils ont donné le nom de *crabes*

La nature du climat exige des modifications particulières dans le traitement. Le mercure en friction excite très-facilement la salivation; il affaiblit trop les digestions et fatigue beaucoup les malades; je ne l'employais que dans les engorgemens des glandes, et toujours avec la plus grande circonspection. L'usage des pilules de *Belloste* est désavantageux, ainsi que celui du calomélas : je ne me servais de ce dernier moyen que pour les chancres de la bouche; alors de petites

frictions, suivant la méthode de *Clare*, étaient d'un très-bon effet, comme remède local.

Le médicament dont j'ai tiré le meilleur parti, est le muriate suroxygéné de mercure employé avec précaution, et combiné avec les sudorifiques; je l'ai toujours prescrit avec le plus grand avantage dans le sirop sudorifique indiqué par *Cullerier*, en donnant en même temps une tisane de salsepareille et de gayac, et beaucoup de bains tièdes. Dans les cas où le sujet était faible et épuisé, je l'alliais à très-petites doses avec les amers, le kinkina, ou avec l'extrait muqueux d'opium; je retirais toujours des effets salutaires de ce mélange, employé soit intérieurement, soit comme topique. Je me servais des caustiques pour détruire les symptômes locaux qui résistaient au traitement général.

J'ai vu plusieurs fois des enfans attaqués de ce vice à leur naissance. Je n'en citerai qu'un exemple.

Une femme, d'une faible constitution, contracta une blennorrhagie siphilitique 15 jours avant d'accoucher. L'enfant vint au monde avec toutes les apparences d'une bonne santé, mais 3 jours après il lui survint une inflammation aux paupières, d'un côté, et bientôt aux deux, avec un écoulement puriforme; la figure se couvrit de boutons. Peu de jours après les glandes du sein s'engorgèrent, ensuite il se manifesta un gonflement assez considérable à l'articulation du poignet, puis à celle du genou, avec des douleurs vives et rétraction de la jambe : tous ces symptômes se développèrent dans l'espace d'un mois. J'administrai à la nourrice le muriate suroxygéné de mercure à faible dose; les articulations tuméfiées de l'enfant furent souvent exposées à la vapeur de l'eau tiède, dont on favorisait l'action par de légères frictions avec un morceau de flanelle. Le traitement a été assez long, mais l'enfant languissant pendant les trois premiers mois, s'est rétabli peu à peu, et a joui ensuite d'une bonne santé, tous les accidens ayant été parfaitement dissipés.

Maladies des Vaisseaux sanguins.

Maladies des vaisseaux sanguins, et particulièrement du système capillaire.

Les maladies qui attaquent l'appareil de la circulation nous fournissent des preuves incontestables de l'affaiblissement déterminé dans ce système par l'influence des chaleurs; affaiblissement d'autant plus sensible, que les fibres vasculaires sont plus lâches; aussi les veines, et particulièrement le système capillaire, sont-ils plus exposés aux affections qui en dépendent.

Maladies organiques du cœur.

Aux signes et aux causes que j'ai déjà indiqués, de la diminution de la force contractile du cœur, j'ajouterai que les maladies organiques n'y sont que trop fréquentes; et l'autopsie m'a convaincu que la dilatation des oreillettes en était une des plus communes.

Malgré les savantes recherches de *Bichat*, on a fait peu d'attention jusqu'à présent aux lésions du système capillaire; et il me semble cependant qu'il est le siége spécial de plusieurs affections dont la nomenclature a souvent embarrassé les nosologistes les plus distingués. Sa faiblesse peut être partielle ou générale; elle peut s'effectuer par une marche lente et progressive, ou survenir tout à coup. De ces différens modes naissent des maladies extrêmement variées. Toutes les observations attestent que les hommes y sont beaucoup plus exposés à l'âge où le système à sang noir prédomine, et que les femmes n'en sont presque jamais atteintes; avantage qu'elles doivent aux menstrues, qui rejettent périodiquement au-dehors un sang surabondant.

La circulation capillaire abdominale est la plus sujette aux engorgemens. Un seul organe en est ordinairement le siége; tous les praticiens connaissent la fréquence des embarras du foie, ainsi que la facilité avec laquelle la rate s'obstrue. Les indispositions surviennent dans le foie lorsque la chaleur est très-intense : alors leur marche est rapide; plus lentes au contraire à se former dans la rate, elles paraissent être le résultat de l'impression prolongée d'une atmosphère chaude et humide. Cette différence peut aussi être attribuée

à leur texture et à leur sensibilité propre, de même qu'à la nature particulière de leurs fonctions. J'ai vu beaucoup de suppressions d'urines déterminées par la pléthore sanguine des reins.

De la faiblesse des capillaires du poumon résulte un embarras dans la circulation, qui occasionne l'oppression et une difficulté de respirer confondues, par un grand nombre d'auteurs, avec l'asthme dépendant de l'engouement de la membrane muqueuse. J'ai vu l'atonie des vaisseaux être si grande, et leur engorgement si considérable chez quelques malades, qu'ils périssaient suffoqués, comme s'ils eussent été frappés d'asphyxie. A l'ouverture du cadavre, on trouvait toute la substance du poumon gorgée de sang, et comme hépatisée, sans lésion organique ni épanchement. Les hémorrhagies passives de la membrane muqueuse sont encore des preuves multipliées et frappantes de ce relâchement.

L'apoplexie, si commune dans les pays chauds, où la vivacité de l'action des rayons solaires sur la tête suffit pour la déterminer, n'indique-t-elle pas la débilité des capillaires du cerveau?

Mais quelle affection nous démontre mieux que le scorbut tous les degrés de l'affaiblissement et de la perte de tonicité dont le système capillaire général est susceptible?

En suivant avec attention les périodes de son développement, on voit que les vaisseaux capillaires les plus superficiels, tels que les cutanés, se relâchent les premiers, ensuite ceux des membranes muqueuses, puis ceux plus profonds des muscles: le système sanguin de la poitrine est le dernier affecté. Cette marche n'est pas toujours aussi régulière: parmi un grand nombre de scorbutiques, j'ai observé des sujets chez lesquels une oppression très-forte annonçait l'existence de cette maladie dans les organes pulmonaires, avant qu'il y en eût aucune apparence sur la peau.

L'humidité paraît être, sous la zône torride comme partout, la cause principale du scorbut. J'ai vu plusieurs fois des frégates être forcées de rentrer avec la moitié ou les deux tiers de leurs équipages atteints de cette affection, après quatre mois de croisière, soit dans

le golfe Persique, soit dans celui du Bengale, où elles avaient éprouvé avec de fortes chaleurs, des calmes et des pluies presque continuelles : d'autres, au contraire, parties pour des parages où l'atmosphère se trouvait aussi chaude, mais non humide, ne revenaient qu'au bout de six et même sept mois sans avoir souffert de ce retard.

Lorsqu'un bâtiment amène des scorbutiques, on doit avoir la précaution de ne pas débarquer immédiatement les malades qui éprouvent de l'oppression, parce que les vaisseaux du poumon trop affaiblis chez eux ne peuvent résister à l'affluence du sang rendue trop considérable par le mouvement. Il convient de les soigner à bord, jusqu'à ce qu'ils aient acquis plus de force, si on ne veut pas les exposer à périr dans le débarquement.

Les malades se rétablissent promptement à l'Ile de France par le traitement ordinaire. J'ai remarqué que le cresson ne doit pas leur être donné seul ; il est trop âcre, et occasionne des diarrhées qui se changent rapidement en dysenteries. On évite cet inconvénient en le mêlant avec les deux tiers de laitue.

Une bonne nourriture, l'usage du vin, un mouvement léger, des frictions sèches ou spiritueuses sur les extrémités, les amers, le quinquina, sont les remèdes les plus utiles. Le café, mêlé avec un peu de rhum ou de suc de citron, devient en mer un excellent moyen de diminuer l'affaiblissement causé par les chaleurs et l'humidité, par conséquent de prévenir le scorbut.

Quant à la viande de tortue, si vantée contre cette maladie, je pense que ses propriétés ont été bien exagérées : sans doute un équipage assez heureux pour s'en procurer lorsqu'il manque de vivres frais doit en retirer les plus grands avantages. Je conseillerai toujours aux capitaines des bâtimens qui partent pour un long voyage d'en prendre le plus possible à leur bord, particulièrement de celles de terre : c'est le seul animal qui puisse se conserver aussi long-temps à la mer, sans nourriture et presque sans soin. Sa chair est glaireuse, d'une saveur fade ; la digestion en est difficile : celle de bœuf ou de volaille mérite

la préférence, parce qu'elle fournit des sucs mieux élaborés et plus propres à relever le ton de l'estomac.

Lorsque j'ai eu beaucoup de scorbutiques à soigner à l'hôpital, je faisais mettre un tiers de tortue avec les deux tiers de bœuf, pour rendre le bouillon meilleur; la viande de tortue n'était donnée qu'aux hommes dont les fonctions digestives étaient bien rétablies.

Maladies du Foie.

De tous les organes situés dans le bas-ventre, le foie est le plus souvent malade dans les pays chauds. La raison en est facile à trouver : il est le centre d'une circulation veineuse particulière, dont la lenteur naturelle augmente par la débilité que le climat détermine dans les vaisseaux et dans tout le parenchyme : d'un autre côté, la sensibilité du tube alimentaire plus exaltée s'accroît aisément et entrave les secrétions, comme le prouve, dans l'état de santé, l'action des boissons spiritueuses, et celle des médicamens dans l'état de maladie. Le tartrite antimonié de potasse ne peut être employé au-delà de deux grains, même chez les individus les plus robustes; encore faut-il avoir la précaution de ne le donner qu'en lavage, si on ne veut pas s'exposer à des spasmes et à des convulsions.

D'après ces dispositions, auxquelles peut se joindre une altération dans la qualité et la quantité de la bile, on conçoit aisément avec quelle facilité les fonctions de l'appareil hépatique seront troublées par toutes les causes qui tendront à rompre l'équilibre déjà si fortement ébranlé, telles qu'une chaleur plus forte et plus prolongée, l'exposition longtemps continuée à l'ardeur du soleil, une nourriture trop abondante ou de mauvaise qualité, l'abus des boissons alcoholiques, les passions vives, les variations de l'atmosphère, la répercussion d'une humeur.

Les maladies qui en résultent sont de plusieurs espèces. Quelquefois il s'établit un engorgement subit, avec gonflement et tension de la partie, oppression et difficulté de respirer qui font craindre une rupture de quelques petits vaisseaux et tous les désordres qui s'ensui-

vraient. J'ai réussi plusieurs fois dans ces circonstances, en appliquant immédiatement plusieurs sangsues (1) au siége, et laissant couler abondamment le sang; je donnais intérieurement des boissons délayantes légèrement acidulées, le petit-lait, et ensuite de doux minoratifs : mais il reste toujours un certain embarras, qui exige de temps en temps l'usage des sangsues et un régime austère. Le moindre écart occasionne une rechute dont les suites sont souvent funestes.

On rencontre fréquemment, dans la pratique, des engorgemens formés lentement, et presque toujours compliqués d'une dureté plus ou moins étendue : cette affection paraît dépendre d'une altération du parenchyme ou des vaisseaux lymphatiques, plutôt que des sanguins. Je présume qu'elle est particulièrement développée par quelques vices ou par la répercussion d'une affection cutanée. J'ai observé que les femmes qui ne sont pas sujettes aux autres engorgemens ni aux inflammations, avantage qu'elles doivent probablement au dégorgement habituel des vaisseaux abdominaux par les menstrues, sont cependant exposées à ce mode d'affection.

On le combat avantageusement par les boissons amères et laxatives, par les légers purgatifs, par les remèdes alcalins, par les antimoniaux et les mercuriaux; je crois même que c'est le seul cas où l'on puisse faire une heureuse application de la méthode si vantée des Anglais. Ils emploient dans l'Inde le mercure en friction, et donnent intérieurement le calomélas à très-hautes doses; mais cette pratique, devenue trop générale chez eux, et appliquée presque indistinctement à toutes les maladies du foie, m'a toujours paru plus funeste qu'avantageuse. Elle contribue à la fréquence des inflammations, auxquelles les individus ne sont que trop disposés par l'abus des spiritueux.

J'ai vu assez fréquemment des phlegmasies de la portion du péri-

(1) Les sangsues ne peuvent pas être naturalisées à l'Ile de France, parce qu'elles sont dévorées par les anguilles. J'en faisais venir du Cap de Bonne-Espérance, de l'Inde ou de Java. Madagascar en fournit une petite espèce dont on ne peut tirer aucun usage.

toine qui recouvre le foie ; elles se développent par les mêmes causes, et suivent à peu près la même marche que les pleurésies. On les distingue par la douleur qui se fait sentir dans l'hypocondre droit, vers les dernières fausses-côtes, le long du bord du foie, surtout dans l'endroit qui correspond à la vésicule, où le malade ressent des élancemens aigus lorsqu'il tousse : il y a aussi douleur à l'épaule du même côté, difficulté de se coucher sur le côté malade, gêne de la respiration et petite toux sèche. Le traitement doit être le même que celui de la pleurésie quant aux relâchans intérieurs et extérieurs ; l'usage des vésicatoires sur le point douloureux ne doit point être négligé, car c'est souvent le moyen le plus prompt pour guérir : cet état de maladie se joint souvent aux embarras gastriques.

Lorsque l'inflammation existe dans l'organe même, il est difficile de bien juger du point affecté ; cependant j'ai observé que, lorsqu'elle est à la partie concave, les symptômes de l'irritation des intestins l'accompagnent presque toujours ; si elle occupe la partie convexe et supérieure, l'oppression est plus forte, ainsi que la difficulté de respirer, la douleur de l'épaule semble s'étendre davantage autour de l'articulation. Il est plus facile d'établir son prognostic lorsqu'elle est fixée sur la face externe et inférieure ; il y a tuméfaction, empâtement, et quelquefois rougeur des tégumens ; la pression du doigt excite une douleur plus vive.

Un grand nombre de praticiens distingués ont fait connaître les symptômes et la marche de ces phlegmasies avec la plus grande exactitude. Je n'ai point remarqué d'autres circonstances qui méritassent d'être citées. Dans plusieurs cas où le dépôt, situé à la partie convexe, déterminait des adhérences avec le diaphragme et le poumon, j'ai été surpris que les douleurs ne fussent pas plus fortes à l'époque où l'on pouvait présumer l'inflammation du premier. La toux était seulement plus vive, plus fréquente, plus sèche, jusqu'au moment où le pus ayant pénétré dans les bronches était expulsé par l'expectoration. On reconnaît aisément celui du foie à sa couleur lie de vin ; il occupe presque toujours le centre du crachat, et paraît être enveloppé par

celui du poumon. J'ai vu plusieurs de ces terminaisons, mais les malades ont toujours péri. Dans les dépôts que j'ai pu ouvrir entre les dernières fausses-côtes, quelques-uns se sont rétablis : la plupart de ceux chez lesquels l'abcès occupait la partie externe du lobe moyen ont été guéris.

Je terminerai cet article par l'observation d'un militaire blessé d'un coup de feu. La balle avait traversé entièrement le foie ; l'état d'oppression et la difficulté de respirer me firent craindre plusieurs fois pour sa vie. Il était jeune et robuste; je fis réitérer les saignées, et le mis au régime le plus sévère : il ne prit que des boissons adoucissantes en petite quantité à la fois, et quelques cuillerées de bouillon pendant huit à dix jours : les cataplasmes émolliens étaient souvent renouvelés. La tuméfaction, qui était considérable, diminua graduellement, la suppuration fut peu abondante. Le malade était entièrement guéri six semaines après sa blessure : il a été embarqué aussitôt, et a soutenu sans accidens les fatigues de la traversée jusqu'en France.

Les calculs biliaires sont très-communs, leur passage de la vésicule au duodénum occasionne souvent des douleurs violentes.

Maladies des Voies urinaires.

Les voies urinaires participent non-seulement au relâchement et à la faiblesse générale des autres systèmes, mais se trouvent encore privées de la partie la plus fluide de leur secrétion, détournée par une transpiration abondante et continuelle; aussi sont-elles le siége de beaucoup de maladies. Les urines, plus rares et plus concentrées, deviennent plus âcres et altèrent lentement la sensibilité organique, même le tissu de la membrane muqueuse. Les parties salines n'étant pas dissoutes dans un volume assez considérable de liquide, elles s'agglomèrent ou se cristallisent, et forment ces calculs si communs dans les pays chauds.

Si à ces causes naturelles nous ajoutons les vices de certaines habitudes, tels que l'usage journalier des alimens salés, celui des substances âcres, l'abus des boissons spiritueuses, les excès avec les femmes,

nous trouverons facilement l'explication de la fréquence des maladies qui attaquent ces parties.

Elles sont moins communes chez les femmes, parce que la sensibilité de la matrice étant plus souvent en action chez elles, appelle plutôt les maladies sur ce viscère.

L'enfant, quel que soit son sexe, est atteint, dès l'âge le plus tendre, d'hématuries qui annoncent la faiblesse de la membrane muqueuse des reins; chez les uns elles sont continuelles et légères: chez les autres elles reviennent par intervalles, avec différens degrés de force. Elles sont ordinairement sans douleur et sans aucune lésion de la santé; il serait dangereux de chercher à les supprimer. On doit se borner à fortifier la constitution de l'individu par les moyens connus, surtout par l'usage fréquent des bains froids et de la natation.

Elles se dissipent ordinairement à l'époque de la puberté, souvent aussi elles se prolongent au-delà de ce terme. Elles sont fréquemment remplacées par des attaques de coliques néphrétiques, qui paraissent dépendre tantôt d'une secrétion muqueuse trop abondante, tantôt de l'engorgement des vaisseaux sanguins de cette partie ou de la présence de calculs rénaux.

J'ai vu, chez des sujets replets, ces organes être affectés d'engorgemens sanguins à l'époque où le système veineux abdominal prédomine chez l'homme: alors suivaient des suppressions d'urine ou des hématuries actives très-graves, qui n'étaient dissipées que par des saignées copieuses ou par un dégorgement abondant des vaisseaux hémorroïdaux, soit naturel, soit produit par des sangsues. Cette maladie était sujette à récidive, et se terminait quelquefois par une néphrite.

La pratique ne m'a jamais offert de diabètes sucré. L'abondance de la transpiration nous porte à croire qu'il ne doit jamais exister dans les pays chauds; mais j'ai soigné deux malades chez lesquels la sensibilité organique du rein était tellement altérée, que les sucs

nutritifs s'écoulaient par cette voie sous forme d'urines laiteuses, maladie peu connue.

OBSERVATION.

Un jeune créole, d'une faible constitution, avait été sujet, dans son enfance, au pissement de sang, qui ne cessa qu'à l'âge de quatorze ans; il avait joui d'une bonne santé jusqu'à dix sept ans, où il prit en dix-huit mois un accroissement assez rapide. Peu de temps après il éprouva de vives douleurs dans les lombes; elles se dissipèrent après deux ou trois jours de durée, et furent immédiatement suivies d'un écoulement d'urine semblable à du lait.

Cet état durait depuis deux mois lorsque je fus appelé; on n'avait administré que des moyens relâchans: il était extrêmement maigre et faible, n'éprouvait aucune douleur; le teint était pâle, la figure couverte de boutons; il n'avait aucun dégoût pour les alimens, mais un besoin fréquent de boire; les digestions étaient mauvaises; il avait toujours cinq à six selles dans les vingt-quatre heures, la peau souple et humectée, des sueurs copieuses après le moindre exercice.

Les urines, en moindre quantité que les boissons, présentaient, dès qu'elles étaient bien refroidies, une masse blanchâtre, coagulée, et imitant parfaitement le lait caillé, avec une odeur faible et fade. Ce coagulum, pressé, laissait échapper un sérosité blanchâtre qui, soumise à une analyse plus exacte, a fourni une assez forte quantité de fibrine. L'eau bouillante et l'action de l'acide sulfurique ont démontré la prédominance de l'albumine; la gélatine y était en plus faible quantité; il n'y avait presque point d'urée, et peu de sels ordinaires à l'urine.

Je le mis aussitôt à l'usage d'alimens pris uniquement dans le règne animal, en y joignant du vin, des amers et du quinquina combinés avec les ferrugineux et l'extrait de bile. Ces moyens continués pendant dix jours, ont ranimé les forces, sans que les urines aient varié. J'ai augmenté les doses du quinquina, en y mêlant un peu

8

d'aloës, et j'ai fait faire des frictions sur les régions lombaires et ombilicales avec un liniment savonneux et spiritueux, que j'ai remplacé six jours après par un liniment volatil, rendu plus stimulant par l'addition de la teinture de cantharides.

Les digestions étaient meilleures, quoiqu'il y eût toujours deux ou trois selles le matin; le malade devint plus fort, plus gai; il faisait de l'exercice, son teint était plus clair, il avait moins de boutons sur la figure, la soif était moins forte, cependant les urines offraient peu de changement.

Je me déterminai alors à administrer intérieurement la teinture de cantharides; je commençai par trois gouttes le matin et autant le soir, dans une tasse d'eau de riz. Ce remède a été continué pendant dix jours, et porté progressivement à la dose de vingt gouttes par jour : peu à peu les urines ont repris leur état naturel.

D'abord la fibrine a disparu, ensuite l'albumine, puis la gélatine; les urines acquéraient une couleur jaunâtre, proportionnée à la diminution de ces substances et à l'augmentation de l'urée Le douzième jour de l'emploi des cantharides, elles étaient d'un jaune assez foncé, avec une odeur encore fade; enfin, depuis ce moment, elles reprirent insensiblement tous leurs caractères; le malade éprouva plusieurs soirs de suite un peu d'oppression, que j'attribuai à l'action du remède : je suspendis le traitement, et le mis quelques jours après à l'usage seul des amers, en conseillant une bonne nourriture, le séjour à la campagne et les bains froids.

La santé s'est parfaitement rétablie et s'est soutenue sans aucune altération pendant deux ans, après lesquels il survint, à la suite de plusieurs imprudences, des accès de coliques néphrétiques; les urines reparurent une fois blanchâtres. Le repos et une conduite plus régulière suffirent pour dissiper ces accidens.

Trois cas semblables ont été guéris par les mêmes moyens; cependant ils sont rares, et on rencontre plus fréquemment de ces affections avec accroissement de l'irritabilité des reins, qui ne secrètent dans ce cas qu'une petite quantité d'urine dans laquelle l'urée prédomine.

Les inflammations des reins sont assez communes; elles sont souvent occasionnées par un excès de liqueurs alcoholiques, par des *calculs anguleux*, par des médicamens âcres et astringens, que l'on n'emploie que trop souvent pour la guérison des blennorrhagies: j'en ai vu plusieurs déterminées par des cantharides prises intérieurement; ce qui me porte à penser que l'action principale de cette substance se passe sur les reins, et que l'irritation ou l'inflammation du col de la vessie n'est que secondaire.

Quoique les calculs soient communs à l'Ile de France, il est très-rare qu'ils s'arrêtent dans la vessie et qu'ils y forment le noyau d'une pierre. Leur passage fréquent, l'âcreté des urines et la répercussion des affections psoriques, donnent lieu à des catarrhes et à des maladies organiques de ce viscère, qui se terminent assez souvent par des affections carcinomateuses. Les vieillards y sont les plus sujets.

Les engorgemens des prostates sont fréquens; les blennorrhagies se changent souvent en blennorrhées difficiles à détruire : elles occasionnent des engorgemens de la membrane muqueuse du canal, qui cèdent facilement à l'usage soutenu des sondes de gomme élastique.

Quand on veut diriger l'issue des boissons par les voies urinaires, il faut avoir l'attention de les donner de grand matin : la peau étant alors resserrée par l'air frais, les fluides se portent davantage vers les reins.

Observation de vers rendus avec les urines.

M. Hervé, propriétaire au quartier des Pampelmousses, avait chez lui un noir qui rendait depuis quelque temps du sang et des vers avec les urines : c'était un Malgache âgé de 20 ans, assez maigre, d'un appétit vorace, et ne desirant que des substances animales presque désorganisées par la putréfaction. Il fut conduit à la ville, afin de pouvoir suivre plus assidûment son état et mieux constater la réalité de la maladie.

Quoique l'on n'espérât pas beaucoup des anthelmintiques administrés intérieurement et sous forme de lavemens, ils furent cependant

employés, mais sans effet. Les injections de vermifuges dans la vessie, telles que l'eau éthérée, les décoctions avec la racine du lilas de Chine (*mellia*), celles des différentes parties du papayer, le lait de la peau de son fruit rendu miscible à l'eau, ne firent qu'occasioner des douleurs insupportables qui obligeaient le patient à rejeter sur-le-champ l'injection; et si les vers étaient expulsés en même temps, ils étaient toujours vivans. L'eau froide n'excitant pas de douleurs aussi vives, le malade put la conserver dans l'intérieur de la vessie : les vers qui furent ensuite rendus ne sortirent que morts; ils étaient longs de trois jusqu'à quatre centimètres, et avaient une parfaite analogie avec les lombrics.

Le malade en rendit quinze pendant l'espace de cinquante jours que dura ce traitement, qui suffit pour sa guérison.

Six mois après il en sortit encore quelques-uns, et on parvint à le guérir en renouvelant, pendant plusieurs jours, les injections d'eau froide dans la vessie.

Deux ans et demi après cette indisposition, ce noir existait, mais dans le dernier degré de marasme : cet état paraissait être le résultat de la nourriture de substances animales en fermentation putride dont on n'avait pu le déshabituer, et non celui de la maladie vermineuse, qui n'avait pas reparu.

Maladies du système nerveux.

Déjà vivement excité par l'influence du climat, le système nerveux passe facilement, par les causes les plus légères, à une exaltation trop forte, soit générale, soit partielle, qui donne lieu à une multitude de maladies, ou qui les complique par des lésions particulières qui exigent une grande attention de la part du praticien.

Les êtres les plus faibles, tels que les femmes et les enfans, sont ceux dont les nerfs ont le plus de mobilité : c'est aussi chez eux que les maladies de ce système sont les plus fréquentes.

A peine l'enfant est-il né, qu'on craint pour lui le tétanos; plus âgé,

l'éruption des dents, la présence des vers, un léger accident, et beaucoup d'autres circonstances qui échappent à nos observations, excitent quelquefois des mouvemens convulsifs si violens, que sa faible constitution ne peut résister à ce désordre, et qu'il succombe.

Les femmes douées d'une sensibilité vive et délicate, voient souvent ce don précieux de la nature s'altérer et troubler leur existence par des maladies toujours longues, et quelquefois bien douloureuses. Les palpitations, les syncopes, surtout pendant la grossesse, l'asthme convulsif et plusieurs autres maladies du poumon par irritation des nerfs, les névroses des organes de la digestion, les irregularités de la menstruation, l'hystérie, sont des indispositions auxquelles elles sont très-sujettes.

Les nerfs de la vie organique paraissent être plus particulièrement affectés chez elles, tandis que chez l'enfant et chez l'homme ce sont ceux de la vie animale. Il serait peut-être très-avantageux à l'étude des maladies de ce sytème, de suivre les distinctions faites par *Bichat*.

On ne doit pas considérer le climat comme cause unique de leur fréquence plus grande. Les abus que j'ai indiqués à l'article du régime y contribuent au moins autant que les chaleurs.

L'homme, par sa constitution et ses habitudes, est bien moins exposé aux affections nerveuses; mais si elles sont moins fréquentes chez lui, elles n'en sont que plus fortes lorsqu'elles surviennent, comme s'il devait expier par des douleurs plus vives le temps qu'il passe sans souffrir. Ces affections se portent ordinairement sur les parties dont les propriétés vitales sont le plus souvent mises en jeu : ainsi, les paralysies, les rhumatismes, le tétanos, altérent ou détruisent la vie du système musculaire. L'hypocondrie, résultat fréquent du trouble des fonctions digestives, ou d'un état d'engouement de la circulation abdominale, vient souvent obscurcir ses facultés morales, surtout à l'âge de 40 ans et au-delà.

Les névroses de la vue sont fréquentes pour ceux qui sont immédiatement exposés aux variations de l'atmosphère.

Lorsque l'abus des boissons spiritueuses, changé en habitude, ne

détermine pas des dysenteries ou des hépatites, presque toujours il attaque l'organe du sentiment, désorganise peu à peu les fonctions intellectuelles, et produit la mélancolie ou des manies variées. Les passions, beaucoup plus vives dans les pays chauds que dans les autres, ont quelquefois le même effet; d'où l'on a pu conclure, avec raison, que le dernier résultat de ces impressions si différentes entre elles, n'est qu'un état d'ivresse permanente, dont les symptômes varient suivant la cause et le tempérament de l'individu.

On ne connaît, dans cette colonie, ainsi que dans celle de Bourbon, aucun exemple d'hydrophobie ni sur les animaux ni sur les hommes; circonstance bien singulière sous un climat où la chaleur et la disposition aux maladies nerveuses porteraient à craindre la fréquence de la rage.

Tétanos.

Le tétanos est, comme tout le monde le sait, un accident commun dans les pays chauds; la susceptibilité plus grande des nerfs dans ces contrées, et l'état continuel d'épanouissement de la peau, y disposent davantage que dans les pays froids.

Les oiseaux qui paraissent jouir d'un plus grand degré de sensibilité que les autres, tels que les lorrys, les perroquets, les bengalis, périssent presque tous du tétanos, dès qu'ils sont exposés au moindre froid dans l'état de domesticité. La maladie commence ordinairement par les cuisses ou le col; elle se propage rapidement sur les autres muscles, qui se roidissent et offrent des mouvemens spasmodiques absolument semblables à ceux qui se manifestent chez l'homme dans le même cas: la mort est d'autant plus prompte, que l'animal est plus petit.

Je suis cependant convaincu que les craintes sur la fréquence de cette maladie sont bien exagérées à l'Ile de France. Pendant une pratique de huit années à l'hôpital militaire de cette colonie, où les troupes de terre et de mer, où les esclaves appartenant à l'Etat, et même quelques-uns de ceux des particuliers, entretenaient toujours

un nombre assez considérable de blessés, je voyais rarement, chaque année, plus de quatre ou cinq exemples de tétanos. Dans le combat du 23 août 1810, si glorieux pour la marine française, nous eûmes à soigner près de trois cents blessés, dont la majeure partie Anglais. Les blessures, comme toutes celles des combats de mer, où l'artillerie est l'arme principale, étaient extrêmement graves, et nécessitèrent plusieurs amputations. Dans nombre de cas où le boulet, la mitraille, des éclats de bois avaient lésé les articulations, et même fracturé les os des extrémités supérieures, j'évitai le plus possible d'amputer les membres, malgré les craintes qu'on pouvait avoir que la grandeur de la plaie et la dilacération des parties ne donnassent lieu au tétanos; je devais le redouter d'autant plus, que nous fûmes obligés de transporter la plus grande partie des blessés à une lieue et demie de distance, de les placer dans des bâtimens qui n'étaient pas destinés à cet usage, où nous ne pûmes réunir que plusieurs jours après tous les moyens nécessaires pour un service régulier; que nous étions dans la saison où les vents du sud et du sud-est règnent avec force; que cette partie de la colonie, recevant directement leur impression, est beaucoup plus fraîche; que nos marins rentraient déjà fatigués par une longue et brillante croisière, et que les Anglais éprouvaient le chagrin d'une défaite humiliante. Cependant nous n'eûmes que neuf tétanés; savoir : trois sur quinze individus brûlés par la combustion de gargousses, un seul amputé, et cinq à la suite de plaies diverses. Quatre ont été guéris.

L'impression d'un air froid m'a toujours paru être la cause la plus ordinaire de cette maladie. Je redoutais pour les blessés les vents du sud, qui sont à l'Ile de France, de même que dans tout l'hémisphère austral, les plus froids. J'ai vu à l'hôpital, dans l'intervalle d'un an, deux malades être atteints du tétanos dans le même lit, placé entre une fenêtre mal fermée et une porte.

Le tétanos des nouveau-nés n'a pas d'autre origine que l'impression du froid sur leur peau, alors extrêmement sensible. Le négrillon n'y est pas plus exposé que les autres enfans; si on cite des exemples

contraires, ils prouvent la négligence du propriétaire ou le vice de situation du local, plutôt qu'une disposition particulière. Le premier reproche ne peut être fait aux habitans de l'Ile de France, qui donnent les soins les plus attentifs à leurs noirs malades. Quant au vice de situation du local, le fait que je vais citer vient à l'appui de mon opinion, et démontre en même temps que les vents de mer, indiqués par la plupart des auteurs comme une des causes de cet accident, ne le produisent que lorsqu'ils sont froids, et que leur action est augmentée par leur rapidité.

Un habitant de la rivière Noire avait bâti l'infirmerie pour ses malades et ses négresses en couches à trois ou quatre cents toises de la mer, sur le revers d'une colline, entre deux côteaux où les vents soufflaient avec impétuosité du sud-est. Tous les nouveau-nés périrent du tétanos pendant plusieurs années de suite. Le propriétaire, présumant alors que cela dépendait de la mauvaise exposition du bâtiment, se décida à le transporter sur le bord de la mer, et à le mettre à l'abri des vents généraux; depuis ce moment, il ne perdit aucun enfant.

Dans ce cas, les vents de mer n'ont point été nuisibles; d'ailleurs, s'ils étaient une des causes du tétanos, cette maladie devrait être bien multipliée dans la ville, qui est entièrement ouverte aux vents de mer et plus à l'abri de ceux du sud-est, et où les naissances sont nombreuses; tandis qu'elle y est presque inconnue. Je n'en ai jamais vu que trois exemples, dont deux sur des enfans blancs, par l'imprudence des personnes qui les changèrent près d'une porte ou d'une croisée, où ils furent frappés par un courant d'air. Tous trois ont péri.

Je remarquerai, à cette occasion, que plus la chambre est échauffée, plus on doit craindre cet accident; tandis que, si on laisse l'air circuler librement, l'enfant ne souffre pas de sa fraîcheur, pourvu qu'il soit couvert suffisamment et pas exposé à un courant. Les personnes qui, pour éviter cette affection, ferment les portes et les fenêtres de leur chambre si hermétiquement qu'elles ont besoin d'une lumière, sont précisément celles dont les enfans en seront le plutôt atteints.

Si cette maladie est plus fréquente sur les bâtimens de guerre, on ne doit pas l'attribuer à l'air de la mer, mais à ce que les malades, presque suffoqués par la chaleur de l'entrepont, ressentent plus vivement l'impressiòn des courans d'air, qu'il est quelquefois impossible d'éviter. Il faut y joindre l'agitation continuelle du bâtiment, qui trouble le repos du malade, le frottement des pièces d'appareil sur les plaies, celui des esquilles et des pièces d'os fracturés.

Une douleur vive et soutenue, l'irritation prolongée des nerfs, par une blessure, par le déchirement des parties, et par la présence d'un corps étranger, comme cela arrive fréquemment dans les plaies d'armes à feu, l'abus des liqueurs spiritueuses, sont des causes manifestes de cet accident. Je crois que l'irritation produite par les vers en est une très-rare : il en résulte plutôt des mouvemens convulsifs et des accès d'épilepsie ou de catalepsie.

On a divisé cette maladie en plusieurs espèces ou variétés : *Hippocrate* lui-même en a admis trois principales. Je ne crois pas qu'on doive adopter toutes ces distinctions, qui ne sont que des degrés différens d'intensité de la même maladie ; ce que l'on reconnaît facilement en suivant la marche de ses symptômes.

Ils se manifestent ordinairement par le trismus de la mâchoire inférieure, à des degrés plus ou moins forts. Les muscles de ces parties sont les premiers affectés, parce qu'ils reçoivent une plus grande quantité de nerfs : on remarque presque en même temps la contraction du muscle orbiculaire des paupières, signe dont les auteurs ne parlent pas ; quelquefois il précède le resserrement des mâchoires ; les traits de la figure se décomposent et se grippent (1).

La maladie reste un certain temps stationnaire sur ces parties ; elle

(1) Cette expression, trop vague en médecine, devrait être réservée pour rendre la contraction qui peint sur la face le sentiment d'une douleur profonde, soit morale ou physique, sentiment si bien rendu chez le Laocoon, et non cette altération des traits, résultat de l'épuisement du tissu cellulaire et des muscles, qui a toujours été désignée sous la dénomination de *facies hippocratica*.

s'y borne, ou s'étend seulement sur les muscles d'un membre ou sur ceux d'un seul côté : mais ces cas sont rares, et on ne peut guère espérer cette simplicité dans une affection qui attaque le centre même de la sensibilité et de la motilité. Si l'irritation a été forte ou qu'elle se prolonge, bientôt les spasmes s'étendent ; ils se communiquent avec plus ou moins de rapidité sur les muscles des extrémités, de là à ceux du corps, d'où ils passent ensuite à ceux des muscles involontaires, et éteignent la vie au milieu des douleurs, en laissant presque toujours les fonctions intellectuelles dans leur état d'intégrité jusqu'aux derniers momens.

La marche du tétanos n'est pas toujours aussi régulière : dans plusieurs circonstances ; la mâchoire seule ou une partie des membres se trouve affectée, tandis que les spasmes les plus violens paraissent fixés sur les muscles de la respiration ou sur ceux de la circulation, et occasionnent promptement la mort, sans s'être portés sur tous les muscles des extrémités.

L'impression est quelquefois si vive, ou la susceptibilité de l'individu si grande, que, semblable à la commotion électrique, l'irritation se communique avec la plus grande rapidité, et s'empare du système entier dans un laps de temps très-court ; effet qui correspond au *trismus syderans* d'*Hippocrate.* S'il n'a lieu que dans l'intervalle de quatre ou cinq jours, ce sera l'*acutus*, etc.

Ainsi le danger du tétanos est en raison du nombre ou de l'importance des muscles qu'il attaque. Il est toujours mortel lorsqu'il se porte sur les muscles de la vie organique. Moins il y en aura d'atteints de ceux du mouvement volontaire, plus il y aura d'espoir de guérison ; de même qu'une inflammation est d'autant moins grave qu'elle est moins étendue.

Deux symptômes principaux le caractérisent, savoir : 1.° la rigidité permanente des muscles affectés ; 2.° les contractions involontaires et très-douloureuses avec des intermittences presque régulières des mêmes muscles. L'intervalle des contractions est plus ou moins long,

suivant l'intensité de la maladie: ainsi toute affection qui ne présentera pas ces deux circonstances réunies ne sera pas un véritable tétanos. Je crois que la phrase par laquelle M. le professeur *Pinel* le désigne n'est pas assez rigoureuse, et qu'elle serait plus exacte de cette manière:

Tétanos. *Rigidité permanente des muscles releveurs de la mâchoire inférieure, ou des muscles extenseurs ou fléchisseurs d'un ou de plusieurs membres, ou enfin de tout le corps, avec contractions involontaires et intermittentes des mêmes muscles.*

Parmi les moyens conseillés pour traitement, l'opium est celui dont j'ai retiré les avantages les plus constans. Il est fort rare qu'on soit obligé, dans les pays chauds, d'en faire précéder l'emploi par des saignées; j'ai été bien plus souvent obligé de le combiuer avec l'éther sulfurique, dans l'intention de ranimer le ton trop affaibli des organes intérieurs; je l'ai porté graduellement à de très-hautes doses, et je secondais encore son action par l'application extérieure de différens topiques où il entrait combiné avec le camphre. Ainsi l'on couvrait les articulations des mâchoires avec un emplâtre de thériaque, où j'en avais fait ajouter une proportion plus ou moins forte; je faisais frictionner les parties affectées avec du laudanum ou une solution de son extrait muqueux, quelquefois avec une pommade composée d'un demi-gros d'opium, et d'un gros de camphre sur demi-once d'axonge. Les onctions faites avec les corps gras sont utiles, et ne doivent pas être négligées. Je pense que le principe narcotique agit fort peu sous ce mode de préparations, mais elles conviennent en ce qu'elles rendent plus douces les frictions indiquées sur les parties convulsées, et qu'elles modifient en même temps l'impression atmosphérique.

J'ai observé aussi que les malades paraissaient un peu soulagés lorsque l'on contenait modérément le corps des muscles dans le moment du spasme.

Quant aux bains entiers, leur usage m'a paru nuisible, parce qu'il est presque impossible d'éviter le contact de l'air lorsqu'on en retire le

malade; il éprouve alors des frissonnemens qui augmentent l'affection. Je crois avoir retiré plus d'avantage des bains de vapeurs lorsque le tétanos était partiel : dans les cas où il était général, je me bornais aux moyens ci dessus indiqués, en tenant le malade bien enveloppé dans des couvertures de laine, et faisant entourer le lit de rideaux que l'on fermait pendant le temps des frictions.

Parmi les diverses préparations d'opium, je préférais l'extrait aqueux pour l'intérieur, et l'opium ordinaire pour l'extérieur; je tâchais de favoriser le relâchement par des boissons adoucissantes et des lavemens émolliens plusieurs fois répétés par jour, en les rendant nourrissans lorsque la constriction de la gorge était trop forte.

Dans un cas où je voulus employer la methode des frictions mercurielles combinée avec l'opium à l'intérieur, suivant le conseil de quelques auteurs, la salivation qui survint, et avec elle le gonflement des glandes et de la membrane muqueuse, joint au spasme de la gorge, me fit craindre la suffocation du malade; depuis ce moment j'ai renoncé à cette pratique.

I.re OBSERVATION.

Un prisonnier anglais ayant passé une grande partie de la nuit du 15 septembre à une fenêtre, par un vent froid, eut le lendemain la figure enflée; il resta ainsi pendant deux jours; le troisième il éprouva un léger resserrement des mâchoires.

Entré le 19 à l'hôpital, le trismus était assez fort, mais sans douleur; on n'introduisait qu'avec peine le bout d'une cuiller entre les dents; le muscle orbiculaire des paupières était à demi contracté, tous les autres muscles étaient libres, les fonctions s'exécutaient avec facilité. Je fis frotter trois fois par jour l'articulation des mâchoires avec un mélange de huit grains d'opium, demi-gros de camphre dans deux gros de thériaque; les parties étaient ensuite recouvertes avec plusieurs doubles de flanelle. Potion avec vingt gouttes de laudanum, quinze d'éther sulfurique, et six grains de camphre dans

une once d'infusion antispasmodique à prendre toutes les six heures ; crème de riz et bouillons, lavemens émolliens.

Le 21, les symptômes paraissant prendre un peu d'intensité, j'augmentai le laudanum de cinq gouttes chaque fois.

22, Agitation, incohérence des idées, pouls élevé le matin; le soir, constriction plus forte des mâchoires; il articulait avec difficulté; roideur continuelle et intermittente des muscles du col, des épaules et de la partie supérieure de la poitrine, avec douleurs vives de ces parties, suivies de sueurs abondantes et froides; yeux brillans, paupières s'ouvrant à peine; traits de la face décomposés. La peau offrait des alternatives fréquentes de chaleur vive et de froid; pouls plus mou avec des intermittences. Suspension de l'opium, en ne donnant que l'éther et le camphre dans la potion.

23, Roideur tetanique générale, excepté aux bras, contractions vives et fréquentes, pouls plus régulier; le malade avait repris toute sa connaissance. Il ne pouvait se coucher horizontalement, on était obligé de le soutenir sur des matelas, dans une position presque verticale. La constriction de la gorge était très-forte; le bouillon lui semblait trop épais. Il prenait de quatre heures en quatre heures une potion avec vingt-cinq gouttes de laudanum sans éther, et dans l'intervalle des demi-lavemens de bouillons. Dans la journée, trois frictions le long de la colonne vertébrale, avec une pommade composée de vingt-quatre grains d'opium, un gros de camphre et demi-once d'axonge; il éprouvait à chaque fois un soulagement momentané.

25, Il s'est assoupi quelques instans pendant la nuit; les spasmes sont moins rapprochés; il boit un peu plus facilement: trente-cinq gouttes de laudanum toutes les six heures. Il se plaint de douleurs en rendant les urines: frictions de laudanum sur le périnée.

26, Spasmes tétaniques moins fréquens, déglutition moins difficile. Le matin, les douleurs de la vessie ont diminué un quart d'heure après la friction, et il a rendu une assez grande quantité d'urines rouges et bourbeuses. Il éprouve de vives douleurs dans les pieds, qui sont gonflés; accident que j'attribue à la position presque verti-

cale dans laquelle on est obligé de le soutenir : dès qu'on veut le placer plus horizontalement, il éprouve de l'oppression et un spasme général très-violent. Même dose d'opium.

28, Il a eu cette nuit plusieurs spasmes très-forts ; suppression totale des urines, faiblesse extrême et difficulté de mouvoir l'avant-bras droit. Quarante-cinq gouttes de laudanum toutes les quatre heures ; application, sur la région des reins, d'un large emplâtre de thériaque, dans lequel j'ai fait mêler quarante-huit grains d'opium.

29, Il articule mieux, l'intervalle des spasmes est plus éloigné, les douleurs de la colonne vertébrale sont moins vives, les urines coulent un peu, mais avec difficulté ; il fléchit un peu la colonne épinière ; l'affection tétanique générale diminue, mais il s'en développe de locales, que l'on combat avec les frictions de laudanum.

30, Mieux sensible, sommeil court et agité ; il a pris hier un peu de crème de riz dans du bouillon.

Premier octobre, la nuit a été mauvaise, ce qui m'a forcé à augmenter la dose d'opium. Il commence à ployer davantage la colonne épinière, et à rester sur son séant, mais ne peut encore se coucher.

3, Le mieux se soutient ; petits sommeils d'une demi-heure dans la nuit, spasmes moins fréquens et moins forts, moins de douleurs en urinant ; les évacuations alvines deviennent plus régulières ; la déglutition est plus facile et lui permet de prendre un peu de soupe. Eau vineuse de temps en temps.

6, Il est assez bien, mais faible, ce qui me détermine à lui donner son extrait d'opium dans une infusion de quinquina. Dès le lendemain, les douleurs de la vessie, la rareté des urines et la tension du ventre m'ont forcé de le supprimer et de faire frotter le périnée et la région hypogastrique avec le laudanum.

8, Le mieux se soutient, il se couche maintenant ; la rigidité est entièrement dissipée : on diminue l'opium.

15, Il est bien ; les urines sortent toujours avec difficulté ; il a souvent des crampes très-vives dans les pieds et les jambes, surtout le

matin et le soir; on les dissipe en massant ces parties, en les frottant avec le laudanum.

20, Il essaie de marcher étant soutenu, il recommence l'usage du quinquina, et ne prend d'opium que le soir.

26, Le mieux continue, il marche seul, l'appétit est très-vif depuis quelques jours. Cessation totale de l'opium, continuation du quinquina.

II.e OBSERVATION.

Une jeune négresse forte et bien portante ayant été occupée toute la journée du 28 septembre à laver dans un bassin en pierre, éprouva le soir de la rigidité dans le col, avec de vives douleurs et quelques mouvemens spasmodiques de tout le corps: on lui fit prendre du thé avec un peu d'eau de fleurs d'oranger; la nuit fut assez bonne.

Le lendemain, se trouvant mieux, elle se leva; mais vers les dix heures elle fut saisie tout à coup d'une rigidité générale avec des contractions souvent répétées et très-douloureuses des muscles du corps, particulièrement de ceux du col, de la colonne vertébrale, dont la courbure en arrière était très-forte, les mâchoires se serrèrent et la déglutition devint difficile.

Je prescrivis des bains de vapeurs dirigés sur le dos; immédiatement après, des frictions sur cette partie, avec la pommade d'axonge, d'opium et de camphre; celles avec le laudanum sur les articulations de la mâchoire, qui était ensuite recouverte avec de la flanelle; de deux heures en deux heures, une potion avec dix gouttes de laudanum, cinq d'éther, et un gros d'eau de fleurs d'oranger dans demi-once d'eau; dans l'intervalle, une légère infusion de thé. Le soir je fis augmenter le laudanum de cinq gouttes.

Le 30, les spasmes ont été moins fréquens pendant la nuit; elle parle avec difficulté; le pouls est plein et élevé. Même traitement; eau de poulet pour boisson, lavemens émolliens.

Premier octobre, elle est mieux; elle n'a eu qu'une contraction

cette nuit, la rigidité est moindre; elle souffre encore beaucoup de la nuque, du dos et des pieds. Prescription d'un bain entier; même traitement.

3, Le mieux continue, aucune contraction, la bouche s'ouvre facilement, les douleurs ont beaucoup diminué.

6, Elle est bien, mais elle souffre toujours du col, qu'elle tourne difficilement, et dont la rigidité se dissipe lentement; elle peut se lever et mange avec appétit.

19, La roideur du col persiste et se communique quelquefois aux muscles du dos, sans autres symptômes. J'ai voulu tenter les frictions avec l'eau-de-vie camphrée, mais l'irritation devenant plus vive, j'ai repris le laudanum, et elles ont cédé peu à peu.

III.e OBSERVATION.

Un matelot reçut, le 12 septembre, un coup de feu dont la balle pénétrait à la partie antérieure et interne de la cuisse vers son tiers inférieur, sans avoir traversé entièrement le membre; il survint à la partie postérieure un engorgement et un dépôt qui fut ouvert le 23; j'en retirai une balle aplatie et frangée; le malade paraissait faible, il souffrait peu, le teint était jaunâtre.

Le 24, il se plaint d'un malaise général et d'un sentiment de gêne et de douleur dans toute la cuisse.

Le 25 au matin, tremblement de toute la cuisse, qui cesse en fixant le membre avec la main. Le soir, tremblement général du corps; douleur vive dans les fléchisseurs de la cuisse, aucune à la plaie; légère douleur aux articulations des mâchoires; la déglutition est facile. Trente gouttes de laudanum et autant d'éther dans quatre onces d'infusion de quinquina à prendre en quatre doses de trois heures en trois heures; frictions sur la cuisse avec un liniment de camphre et de laudanum.

26, Nuit agitée, point de sommeil, sentiment de faiblesse générale; sueurs abondantes du corps et de la tête, point de rigidité dans la co-

lonne vertébrale, constriction des mâchoires sans douleur, déglutition difficile, pouls petit, serré et précipité; contraction douloureuse des muscles de la partie postérieure de la cuisse. Même traitement avec augmentation de l'opium et de l'éther.

27, Accroissement des symptômes; les contractions sont violentes, et seulement du côté blessé. Mort dans la journée.

Je soupçonnais la présence d'un corps étranger dans la plaie; mais l'examen le plus attentif n'a point confirmé mon opinion. Il est probable que la balle, étant très-irrégulière, a déchiré quelque cordon nerveux considérable, d'où l'irritation s'est portée presque directement sur le cœur.

IV.ᵉ OBSERVATION.

Un autre marin d'un tempérament sanguin fut blessé dans la même action par un morceau de mitraille qui pénétra obliquement le mollet gauche, et s'arrêta près de l'articulation. Le tétanos survint huit jours après; et prit une marche rapide, qui fit succomber le malade au bout de trente-six heures. La rigidité et les contractions se bornèrent à la colonne vertébrale et aux muscles du côté gauche; les organes internes furent ensuite attaqués; le malade conserva jusqu'au dernier moment sa connaissance et la liberté des mouvemens de l'autre côté.

V.ᵉ OBSERVATION.

Un jeune noir de caste mozambique, âgé de vingt ans, d'une constitution très-forte, s'étant enivré avec de l'arack, passa, dans le mois de mai, une nuit entière sur la terre humide. Le lendemain il fut apporté à l'hôpital avec les mâchoires serrées, une rigidité générale de tout le corps: les contractions tétaniques prenaient à chaque instant un nouvel accroissement; elles furent terminées le surlendemain par la mort du malade.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai tous les intestins vides et distendus par une grande quantité d'air, mais sains, ainsi que les autres viscères du bas-ventre; les vaisseaux du foie étaient remplis de sang, les deux lobes du poumon bleuâtres, avec de larges taches rouges sur la plèvre qui les recouvre; leur substance était gorgée de sang sans extravasation ni aucun épanchement; l'oreillette droite du cœur était pleine de caillots; les sinus cérébraux en contenaient aussi beaucoup, ainsi que tous les vaisseaux des membranes et du cerveau, qui étaient considérablement dilatés.

Je pourrais multiplier les citations de blessés que j'ai soignés du tétanos, soit après des amputations, ou par suite de plaies, de brûlures très-étendues, ou d'autres accidens; mais je retomberais dans des répétitions ennuyeuses et peu instructives. Je me bornerai donc à faire remarquer que ceux dont les blessures avaient donné lieu à une grande perte de sang, à des hémorrhagies fréquentes, en étaient bien plus facilement atteints; mais alors il se développait plus lentement, et laissait presque toujours le temps d'en arrêter les progrès: sa marche, au contraire, était d'autant plus rapide, que les sujets jouissaient d'une constitution plus sanguine et qu'ils étaient moins affaiblis.

Le tétanos se développe avec des symptômes semblables, soit chez le nouveau-né, soit chez l'adulte; les mâchoires se serrent, l'enfant ne peut plus prendre le sein; la rigidité et les contractions musculaires des membres et de tout le corps sont les mêmes; à chaque crise il pousse un cri plaintif; la déglutition devient de plus en plus difficile, et il périt dans un intervalle de vingt quatre à quarante-huit heures, quelquefois plutôt. Je n'en ai vu aucun résister à ce terrible accident.

D'après ce que j'ai indiqué généralement sur l'exaltation du système nerveux dans les climats chauds, on doit juger de quelle importance il est pour la santé de s'écarter le moins possible, dans ces contrées, des règles de la sobriété, et de ne point s'abandonner à cet état d'inactivité vers lequel on se trouve entraîné malgré soi. Les bains tièdes sont avantageux pour calmer l'excès de la sensibilité des organes; mais

en les employant froids, on préviendra plus efficacement la perte de l'équilibre, on rendra aux autres systèmes une partie de leur ressort, que l'on soutiendra en même temps par un exercice modéré et journalier.

La fréquence des altérations de la sensibilité cutanée, les suppressions de transpiration qui en dérivent et qui vont porter l'irritation et le trouble sur des organes intérieurs, la multiplicité des lésions nerveuses locales, forcent le praticien d'avoir recours aux stimulans externes et aux vésicatoires, beaucoup plus souvent que dans les pays froids, où l'action vitale jouit d'une plus grande énergie. Il est assez probable que ce sont les mêmes considérations qui avaient déterminé les anciens médecins à adopter l'usage fréquent de la méthode de l'ustion.

Maladies des Femmes.

Si les hommes sont particulièrement exposés à certaines affections, les femmes sont plus sujettes à toutes celles des systèmes lymphatique et cellulaire, plus développés chez elles, et aux accidens spasmodiques qui dépendent de l'exaltation de la sensibilité: aussi les organes dans lesquels un système prédomine deviennent-ils le siége le plus fréquent des maladies.

Le tempérament des femmes, analogue dans l'enfance à celui de l'autre sexe, les rend susceptibles des mêmes indispositions; elles sont aussi fréquemment atteintes d'hématuries, qui disparaissent plutôt par la direction précoce des efforts de la nature vers les organes de la génération. Cette disposition est une conséquence naturelle de l'influence du climat, qui accélère et augmente la vie du système nerveux en général, et dont l'action doit se faire sentir de bonne heure sur ces parties où les nerfs prévalent évidemment.

Ainsi la sensibilité plus vive de la matrice, la laxité plus grande de la membrane muqueuse qui la tapisse concourent à faciliter l'établissement du flux menstruel. Cette époque a lieu le plus ordinairement de douze à treize ans, souvent plutôt: elle est rarement

entravée par ces indispositions qui attestent en Europe les efforts pénibles de la nature ou la langueur des parties.

La quantité de l'évacuation est en général moins considérable que dans les pays froids; elle a des variations plus nombreuses, en raison de la mobilité plus grande des nerfs et de la fréquence de l'exaltation des propriétés vitales de la matrice, développées par une foule de circonstances qui déterminent des irrégularités fréquentes, soit dans la quantité, soit dans l'intervalle des époques.

Des voyageurs affirment que cet écoulement est inconnu à des nations entières placées entre les tropiques ; mais cette assertion n'est-elle pas le fruit d'une imagination trop crédule trompée par un fait isolé qu'ils se seront trop empressés de généraliser, plutôt que le résultat d'une sage observation ?

Je crois être fondé à contester leur opinion par les renseignemens que j'ai pris sur un grand nombre d'esclaves de castes différentes venues d'Afrique ou d'Asie. On rencontre, particulièrement chez les Malgaches, des femmes qui n'ont jamais été réglées, ou chez lesquelles cet écoulement est très-faible; et d'autres qui en sont privées pendant plusieurs mois, même des années, sans aucun dérangement dans leur santé : mais elles sont tellement persuadées que cet état est contre nature, qu'elles emploient souvent d'elles-mêmes les décoctions de plantes stimulantes connues dans leur pays par la propriété de rappeler cette évacuation.

Faut-il penser, avec *Roussel*, « que le flux menstruel, bien loin « d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice « contracté dans l'état social, destiné à évacuer un superflu dange- « reux de sucs nourriciers. » Sans doute la quantité et la qualité des alimens influent beaucoup sur les proportions du sang évacué ; mais doit-on attribuer à leur surabondance une circonstance qui paraît tenir d'une manière si intime aux fonctions de l'organe d'où cet écoulement émane? Les alimens des noirs sont ordinairement peu abondans dans leur pays, où ils sont trop indolens pour avoir du

superflu. Amenées souvent dans la colonie dès l'âge de huit à dix ans, les négresses n'y reçoivent qu'une nourriture presque toujours végétale et uniforme dans son poids; cependant elles n'en sont pas moins assujetties au flux menstruel, soit qu'on les emploie aux travaux actifs de la campagne, soit à ceux moins fatigans de l'intérieur des maisons.

Les femmes sont en général très-fécondes à l'Ile de France; mais elles sont fréquemment exposées aux fausses-couches et aux hémorragies, accidens dont on retrouve aisément la cause dans l'irritabilité trop excitée de la matrice. Les accouchemens sont généralement heureux : on en rencontre quelquefois de compliqués par des mouvemens convulsifs, d'autres suivis d'hémorrhagies graves. J'ai vu aussi des fièvres puerpérales; presque toujours elles dépendaient d'écarts dans le régime, ou de précautions exagérées pour se mettre à l'abri du contact de l'air extérieur, même pendant la chaleur de l'été, abus qui est encore fort commun.

Quoique l'observation ci-jointe sur la rupture des membranes qui contiennent les eaux de l'amnios soit la suite d'un accident, et ait peu de rapport au sujet que je traite, j'ai cru cependant devoir la citer, parce que c'est un fait rare dans la pratique.

OBSERVATION.

Une dame d'une constitution délicate et assez faible, ayant eu déjà plusieurs enfans et une seule fausse-couche, devint enceinte. Dans un petit voyage qu'elle fit, elle fut contrainte de s'élancer à terre de dessus l'âne qu'elle montait, pour ne pas être renversée.

Quelques jours après, à l'époque ordinaire des règles, un mois de grossesse présumé, elle vit une tache d'un rouge vif, qui n'eut pas d'autres suites. Le deuxième mois, même apparence, suivie d'un léger écoulement séreux, qui fut toujours en augmentant à mesure qu'elle avançait dans sa grossesse : il était plus abondant lorsqu'elle était debout que lorsqu'elle était couchée, et plus encore en marchant qu'assise.

Les mouvemens de l'enfant furent très-sensibles au quatrième mois: alors l'évacuation séreuse devint tellement continuelle et si abondante, qu'elle fut obligée de rester sur son lit, éprouvant des douleurs de reins très-vives, qui se prolongeaient le long des ligamens de la matrice, surtout du côté droit; la matrice elle-même était fréquemment irritée. La malade fut contrainte de rester habituellement couchée sur le dos, afin que l'écoulement ne fût pas continuel; mais après 6 et 8 heures elle éprouvait un état de chaleur et de gêne, indices de la perte, se mettait sur le pot, et rendait quelquefois trois, quatre et jusqu'à six onces d'une sérosité jaunâtre, qui avait toutes les apparences du sérum du sang, avec une odeur fade; quelquefois elle sortait plus rougeâtre, surtout lorsque la sensibilité était plus excitée; par le repos, il se déposait quelques molécules de sang très-divisées. La malade était toujours inquiète, dormant fort peu; l'appétit se soutenait, et à la fin du cinquième mois la fausse-couche se fit sans accidens.

Appelé dès les premières douleurs, je n'ai jamais distingué la poche des eaux. L'enfant vint au monde vivant, bien constitué, et assez fort pour ce terme: il a existé une demi-heure. L'arrière-faix sortit une heure après. Quoique les douleurs n'aient pas été très-vives, il est resté beaucoup d'irritation dans la matrice et ses ligamens, particulièrement du côté droit; mais ces symptômes se sont calmés peu à peu, et la santé a été promptement rétablie.

J'ai vu plusieurs fois un développement se manifester progressivement et sans douleur dans le corps de la matrice; il était accompagné de mouvemens spasmodiques particuliers, au point de simuler un état de grossesse.

Les engorgemens des seins se rencontrent fréquemment chez les femmes qui ont beaucoup de lait: ce fluide ne pouvant se dégorger suffisamment par le mamelon, distend ses conduits, en écarte les fibres, les rompt, transsude au travers, et s'épanche dans le tissu cellulaire, où il occasionne une inflammation qui se termine le plus ordinairement par suppuration.

Les négresses malgaches sont sujettes à une altération particulière du lait, dans laquelle ce fluide prend un aspect jaunâtre, et n'a plus les qualités convenables pour la nourriture de l'enfant. Cette maladie est connue vulgairement sous le nom de *tambave*. L'observation suivante en fournit un exemple, et fera connaître les moyens nécessaires pour la combattre.

OBSERVATION.

Une négresse malgache âgée de vingt-cinq ans, forte, bien constituée, chez laquelle le système lymphatique prédominait, avait toujours joui d'une bonne santé; d'un caractère nonchalant, elle menait une vie sédentaire.

Quatre enfans qu'elle avait déjà eus étaient tous morts dans le marasme vers la septième ou huitième semaine, quoiqu'ils fussent nés bien portans. Elle venait d'accoucher d'un cinquième depuis vingt-quatre heures. L'enfant, comme les précédens, était gros et gras; il avait déjà pris le sein, la mère avait beaucoup de lait. L'état de l'un et de l'autre paraissait ne rien laisser à desirer; mais d'après la mort des premiers, et sur l'exposé des propriétaires, que chez les Malgaches il est commun de rencontrer des femmes dont le lait n'est pas propre à nourrir les enfans, on procéda à l'examen de celui de la nouvelle accouchée.

A la moindre pression, le lait sortait en abondance; il ne présentait pas dans le vase une consistance ordinaire: sa couleur était d'un blanc sombre; il avait une odeur particulière; sa saveur était douce, sans être sucrée, et avait du rapport avec celle d'un mucilage. En le conservant pendant quarante-huit heures, il se recouvrait d'une pellicule d'un jaune citron, d'une saveur graisseuse presque insipide. La partie ordinairement caseuse se réunissait, mais ne prenait que la consistance et presque l'apparence d'un blanc d'œuf non cuit. Cette substance mucoso-albumineuse verdissait le sirop de violette, se liquéfiait au feu et avec les acides, en déposant un précipité blanchâtre, comme squameux.

Si l'on battait cette espèce de mucilage avec une teinture alcoholique de tannin, sa viscosité diminuait, et il se précipitait une espèce de substance concrète lamelleuse, qui n'avait pas lieu, si on se servait de la teinture aqueuse de tannin.

Conservé et abandonné à lui-même, le lait perdait, vers le troisième ou quatrième jour, cette viscosité qui s'était développée dans dix-huit ou vingt-quatre heures; il repassait peu à peu à l'état aqueux, en formant une espèce de nuage qui avait l'apparence de se contracter et de se précipiter, mais qui disparaissait bientôt: alors il se dégageait une odeur comme acescente, qui prenait bientôt le caractère alkalin, et devenait promptement putride.

Considérant cet état comme une simple altération dans la secrétion du lait, dépendant du peu d'exercice et du vice des digestions, les toniques en général, le vin surtout, et une diète animalisée furent les seuls moyens prescrits. Dès que cette femme fut assez forte pour sortir, on lui donna des occupations qui nécessitèrent beaucoup d'exercice; l'enfant se porta bien, et la dentition se fit sans accident.

Elle a eu depuis trois autres enfans, qu'elle a tous nourris en suivant le même régime pendant l'allaitement. On a remarqué que les derniers enfans furent plus forts que les premiers.

Cette maladie est assez commune, et paraît dépendre de la langueur des fonctions digestives. On a observé que les bains froids, beaucoup d'exercice et une petite quantité de rhum mêlé à la soupe, étaient très-avantageux un ou deux mois avant l'accouchement, ainsi que des alimens qui nécessitent une action assez forte de l'estomac. Les noirs font usage, dans ce cas, de l'infusion d'une espèce de cétérac, avant et après cette époque. Ce moyen n'est pas à dédaigner.

Les leucorrhées sont très-communes; elles dépendent de l'état de faiblesse générale de l'individu, ou seulement du relâchement particulier de la membrane muqueuse. Ces cas sont les plus fréquens, et nullement dangereux; mais les personnes qui en sont affectées étant

souvent trop impatientes, ont recours à des remèdes intérieurs très-actifs, ou à des applications fortement astringentes, qui déterminent des affections plus graves. Quelquefois les leucorrhées sont compliquées par une altération qui a son siége, soit dans les humeurs, soit dans le tissu de la membrane, ou même dans celui de l'utérus; de là résultent les maladies les plus fâcheuses, tels que le carcinome, ou des ulcérations cancéreuses, dont les signes me paraissent assez connus pour ne pas les exposer de nouveau.

La cessation du flux menstruel a lieu communément cinq ou six ans plutôt qu'en Europe : elle est accompagnée de plus d'incommodités que son établissement ; les affections principales sont celles du système nerveux ou de la membrane muqueuse de la matrice. Les femmes redoutent extrêmement cette époque, et se font un mal réel par les craintes exagérées qu'elles en conçoivent, et par l'emploi fréquent de remèdes prétendus spécifiques pour en prévenir les accidens. Un régime doux et bien réglé, et la tranquillité morale m'ont toujours paru être les seuls moyens que la médecine dût conseiller lorsqu'il n'y avait pas de maladie déterminée. J'ai souvent eu beaucoup de peines dans ces circonstances pour empêcher l'abus des médicamens ; il suffit ordinairement de calmer ou de diriger sur d'autres points la sensibilité trop vive de la matrice.

Maladies des Enfans.

Il me reste peu de choses à ajouter à ce que j'ai dit dans plusieurs endroits, sur les maladies qui affectent les enfans: la chaleur du climat favorise le développement physique ; mais ils sont plus sujets que dans les pays froids aux indispositions qui dépendent de la faiblesse de quelques organes, particulièrement de ceux de la digestion: celles qui tiennent à l'extrême sensibilité de leurs nerfs sont également très-communes.

Dans l'âge le plus tendre ils rendent souvent du sang mêlé aux excrémens. J'en ai vu plusieurs dont les selles étaient toujours teintes

de stries sanguines, dès le premier mois de leur naissance, sans qu'ils parussent en être incommodés.

J'ai énoncé, en traitant du tétanos, mon sentiment sur les causes de celui des nouveau-nés et sur les moyens de l'éviter.

La dentition, comme je l'ai indiqué, est souvent orageuse chez eux; elle occasione des affections variées, tels que des aphtes, des diarrhées, des éruptions cutanées, quelquefois des convulsions: ce dernier accident peut aussi être déterminé par des vers ou par toute autre cause irritante, soit interne, soit externe; dans plusieurs cas où elles ont été très-violentes, il m'a été impossible d'en bien constater la véritable cause: elles sont quelquefois produites par l'abus des vermifuges,

Les enfans sont exposés à l'engorgement des glandes mésentériques, désigné sous le nom de *carreau;* les symptômes s'annoncent assez ordinairement peu de temps après le sevrage: ils sont différens, suivant la température du lieu où les enfans sont élevés; dans la ville cette maladie se manifeste par l'embarras et l'altération des fonctions digestives, par la perte de l'appétit, par la diarrhée, par la maigreur et le marasme du sujet qui suivent l'état d'engorgement des glandes; elle conduit le sujet plus ou moins rapidement au tombeau.

Dans les lieux où le froid humide est continuel pendant l'hiver, comme dans les quartiers de Moka, des plaines Wilhiams, etc., la maladie commence par un appétit vorace qui s'altère peu à peu; le dévoiement survient; il se fait en même temps, sur le dos, sur les fesses et sur les extrémités inférieures une éruptiou de pustules plates et irrégulières, dont les bords sont durs et d'un rouge bleuâtre, tandis que le centre est blanchâtre et contient une sérosité purulente: à ces symptômes succèdent bientôt ceux d'une leucophlegmatie, qui commence par les extrémités inférieures; elle devient promptement générale: alors il se forme sur les pieds et les cuisses des phlyctaines considérables qui laissent peu à peu ces parties dé-

pouillées de leur épiderme ; c'est l'indice du dernier degré de la maladie.

Si, dès que la leucophlegmatie se déclare, on ne change pas l'enfant de séjour en l'envoyant dans un endroit sec et chaud, c'est en vain qu'on emploiera des médicamens ; les évacuans, les amers, les toniques et les fondans administrés avec le plus d'attention ne seront pas couronnés du succès, sans la première condition, qui est quelquefois suffisante seule, ou secondée par de bons alimens et l'usage du vin ; les infusions d'absinthe, la rhubarbe et le muriate de mercure sont les moyens dont j'ai retiré le plus d'avantages.

Les affections vermineuses sont des plus communes dans la colonie, non-seulement chez les enfans, mais aussi chez les noirs, dont la nourriture est trop uniforme, et pas toujours assez substantielle : les lombrics et les ascarides sont les plus fréquens, ensuite les ténia.

J'ai remarqué deux fois des fragmens de vers particuliers, mais il m'a été impossible d'en constater exactement l'espèce.

OBSERVATION.

Un enfant de vingt mois éprouvait, depuis six, beaucoup d'agitation toutes les nuits ; l'appétit était faible et irrégulier : cet état étant attribué à la dentition, on ne lui donna aucun remède. Des coliques très-vives, qu'il ressentit un jour, furent suivies de l'expulsion, par les selles, de six petites portions d'un vers singulier. Cinq avaient une longueur de quatre à sept lignes ; la plus grande paraissait composée de trois anneaux : elles étaient oblongues, mollasses, de couleur blanchâtre, et recouvertes dans une partie de leur surface par des espèces de villosités inégales qui n'excédaient pas trois ou quatre lignes. La sixième portion était plate, jaunâtre et sans villosités ; elle avait une forme ovoïde, tronquée à une de ses extrémités, par où je présume qu'elle tenait au corps de l'animal. Dans la nuit, l'enfant eut encore des douleurs très-vives dans le bas-ventre, et vomit une portion semblable à la sixième. Sa santé s'est rétablie depuis ce moment.

Un malade affecté d'une dysenterie chronique rendait fréquemment, par les selles, des petits vers d'une ligne de longueur. Examinés à la loupe, ils parurent annelés et composés de deux parties ; l'une cylindrique, recouverte de petits poils, présentant à son extrémité un point noir qui indiquait la bouche de l'animal ; les anneaux antérieurs paraissaient garnis de pattes comme dans les chenilles : l'autre partie était aplatie. Le malade a été guéri par les toniques unis aux astringens légers. Ce sont les seuls cas de cette espèce que j'aie rencontrés pendant huit ans de pratique.

On se sert communément, contre les lombrics, du suc laiteux qui découle du fruit du papayer. On le donne aux enfans à la dose d'un gros, sous forme d'émulsion préparée avec une demi-cuillerée de miel et quatre ou cinq d'eau bouillante. Deux ou trois heures après, on administre l'huile de ricin comme purgatif. Ce suc gommo-résineux est caustique et très énergique ; il doit être employé avec beaucoup de prudence. Il faut surtout éviter son usage, lorsqu'il y a de la fièvre ou de l'irritation, car alors il augmente ces symptômes et peut déterminer des convulsions, l'inflammation de l'estomac ou des intestins : on court moins de danger en se servant de la décoction de la racine ou de l'infusion des fleurs du même arbre, mais l'effet n'en est pas aussi certain.

L'écorce amère de la racine du lilas de Chine (*mellia*) est un moyen peut-être aussi efficace, et dont on n'a pas à redouter les mêmes accidens : son usage m'a toujours réussi. Je faisais prendre, le premier jour, l'infusion de deux gros de l'écorce fraîche de la racine, que l'on faisait ensuite bouillir jusqu'à réduction d'une petite tasse pour le second jour. Trois heures après, l'on donnait l'huile de ricin (1). A plus haute dose, elle irrite l'estomac et les intestins,

(1) D'après la manière dont cette huile est préparée à l'Ile de France, elle ne contient aucune partie de ce principe volatil, auquel on attribue avec raison l'âcreté de celle qui vient de l'Amérique. On commence par torréfier légèrement la graine ;

provoque des vomissemens et la diarrhée, qui cèdent facilement aux boissons adoucissantes. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de vérifier l'observation de *Rumphius* sur sa qualité narcotique.

Pour les enfans très-jeunes, qui refusent ces médicamens, on emploie le mercure doux, dont l'action sur les vers ne paraît pas aussi directe.

Le ténia est extrêmement commun, particulièrement chez les noirs : des enfans très-jeunes, même des hommes qui se nourrissent bien, en sont affectés, quoique plus rarement.

Son expulsion totale est très-difficile. Dans quelques cas cependant, on réussit promptement au moyen des purgatifs répétés, ou de l'emploi assez usité, dans les colonies, des graines de giromon pilées et prises en substance : tandis que dans d'autres, les remèdes les plus vantés ont échoué ; on n'est parvenu, même en les variant, qu'à faire rendre de grandes portions de ce ver, sans pouvoir obtenir sa destruction complète ; alors il se renouvelle, et il faut avoir recours de temps en temps aux mêmes moyens.

Dans l'ensemble des maladies que je viens de parcourir, et que j'ai considérées comme dépendantes de l'influence du climat, j'en ai citées plusieurs qui se développent plutôt dans une saison que dans l'autre : elles auraient dû par conséquent appartenir à ce dernier article ; mais j'ai préféré, pour moins de confusion, les présenter réunies aux autres affections du même système.

Maladies des Saisons.

Influence des saisons.

Dans les deux premiers mois de l'été, pendant lesquels la régularité et la fraîcheur des vents du sud-est entretiennent un ciel toujours serein et une douce température, on voit peu de maladies : c'est à cette époque que se développent le plus ordinairement les épidémies

on la concasse, et on la vanne, afin d'en séparer la pellicule dans laquelle réside ce principe ; ensuite on la fait bouillir dans l'eau, et on retire par cuillerées l'huile qui surnage.

de varicelle, de rougeole, qui acquièrent des symptômes plus graves dans le mois de novembre, où les chaleurs commencent à se faire sentir: alors se manifestent les éruptions miliaires, les urticaires, les scarlatines, qui se compliquent d'embarras gastriques et de fièvres du même caractère.

Les plus fortes chaleurs ont lieu en décembre, janvier et février; elles font naître les bourbouilles, les furoncles, les fièvres bilieuses et muqueuses, les engorgemens du foie et les dysenteries. Ces maladies prennent toujours un caractère plus grave, elles se compliquent même quelquefois d'adynamie, lorsque les pluies sont continuelles et durent long-temps.

Jamais les ouragans, si violens dans ces contrées, et dans cette saison, n'occasionent de maladies; ils ont heureusement une durée fort courte, et paraissent débarrasser l'atmosphère de la surabondance de l'électricité et des autres substances capables d'altérer la santé: les grosses pluies, qui en sont la suite, rafraîchissent l'air et raniment tous les êtres organisés; l'homme semble respirer avec plus de liberté, le végétal languissant reprend une nouvelle vigueur.

Les mois d'avril et de mai, qui commencent la saison de l'hiver, sont comparables aux premiers mois de l'été pour la beauté du ciel et l'agrément de la température. Le reste de la saison, marqué par la force et la fraîcheur des vents généraux, par les brouillards du matin et la fréquence des pluies, donne lieu aux affections catarrhales et rhumatismales, aux névralgies : j'ai même observé que le tétanos est plus commun à cette époque, surtout lorsque les vents soufflent du sud.

Dans la classe des fièvres, celles qui appartiennent aux ordres des méningo-gastriques et des adéno-méningées, sont les plus fréquentes; on pourrait presque dire les seules qu'offre la pratique, excepté cependant les éphémères, qui dépendent de l'impression vive et passagère d'une cause physique ou morale, et qui, dans les climats chauds, se terminent toujours par des sueurs copieuses, jamais par des hémorragies nasales : rarement elles se changent en

une fièvre inflammatoire assez marquée pour exiger la saignée, moyen dont l'usage trop multiplié serait pernicieux dans ces contrées.

Les fièvres bilieuses et muqueuses sont les maladies dominantes, surtout dans l'été qui est aussi la saison des embarras gastriques, des choléra-morbus, souvent très-graves, seuls ou combinés avec ces fièvres. Elles se présentent toujours sous le type de continues, avec des exaspérations : leurs symptômes sont compliqués quelquefois par des anomalies nerveuses générales ou partielles, par la présence des vers dans les intestins.

Je n'ai jamais rencontré ces fièvres avec le type intermittent bien caractérisé et soutenu comme en Europe : j'ai bien vu un ou deux accès se suivre en tierce, mais ils ne se soutenaient pas; et prenaient bientôt une marche continue avec exaspération. Des personnes affectées, à leur arrivée, de fièvres quartes rebelles qu'elles avaient depuis leur départ d'Europe, ont été promptement rétablies, sans le secours d'aucun remède, par l'influence seule du climat. Aussi ne voit-on jamais de ces obstructions du bas-ventre, qui en sont les suites ordinaires; on ne trouve cet état que sur les sujets qui, ayant passé plusieurs années dans les pays plats et humides de Madagascar, dans ceux du Bengale ou de Batavia, en reviennent avec des engorgemens de la rate, compliqués de fièvres intermittentes, dont les accès sont irréguliers et sans type déterminé.

Les fièvres adynamiques et ataxiques sont heureusement peu communes; elles compliquent rarement les autres affections; on en voit quelques exemples isolés, lorsque, dans un été très-chaud, les pluies sont abondantes et long-temps continuées : dans cette classe, les soporeuses sont plus fréquentes.

En général, dans le traitement des maladies, on est obligé d'insister sur les vomitifs et les autres évacuans. On doit aussi avoir l'attention de ne jamais continuer trop long-temps l'usage des boissons relâchantes, qui énerveraient les forces de l'estomac et aggraveraient les indispositions. Il faut passer promptement aux boissons

acidulées ou légèrement amères, rendues quelquefois fortifiantes par l'addition du vin, et prescrire les toniques plus actifs sur le déclin.

Phlegmasies.

Si la classe des fièvres nous a offert des différences si marquées, dont il serait difficile de rendre raison sans recourir à des hypothèses toujours vagues et peu satisfaisantes ; celle des phlegmasies n'en présente pas de moins nombreuses.

La plus frappante de ces différences, est le peu d'intensité qui accompagne leurs symptômes, particularité dont la cause provient de l'affaiblissement général déterminé par les chaleurs. Dans le grand nombre d'enfans que j'ai vaccinés à l'Ile de France, j'ai toujours observé que l'aréole était beaucoup moins marquée pendant les fortes chaleurs de l'été, et que le virus n'était propre à être communiqué que douze heures plus tard qu'en hiver.

Les furoncles sont très-communs en été, ils sont fréquemment compliqués par l'embarras des organes digestifs. Comme ils arrivent dans la saison où les mangues sont en grande abondance, beaucoup de personnes croient que leur développement est produit par le suc résineux de ces fruits, dont on mange trop : sans nier l'influence de cette cause, je pense que la principale vient de l'impression plus vive que la chaleur fait alors sur la peau et sur le tissu cellulaire. Ils se dissipent ordinairement sans aucun remède, les bains tièdes seuls suffisent ; mais quelquefois ils se succèdent et se multiplient tellement, qu'ils amènent la fièvre et obligent à recourir aux boissons acides et aux purgatifs.

Dans les phlegmons le gonflement et la rougeur sont moins considérables ; la suppuration est toujours lente à se former ; on est souvent obligé de l'exciter par l'application des stimulans : aussi les voit on se terminer rarement par gangrène. Dans les plaies simples, même dans les coups de feu, le gonflement des parties et leur inflammation est moins considérable qu'elle le serait en Europe dans

des cas analogues, la suppuration s'établit plus tard, elle n'est jamais aussi abondante. En voici un exemple.

Un jeune homme d'une bonne constitution, reçut un coup de feu, dont la balle d'un calibre médiocre traversa le testicule droit et le scrotum; je craignais un gonflement considérable et des accidens nerveux; le malade fut saigné de suite et mis à une diéte rigoureuse; on appliqua des fomentations émollientes sur la partie que l'on eut soin de soutenir, en recommandant le plus grand repos au malade; le gonflement fut peu considérable, il n'y eut presque pas de douleur; du troisième au neuvième jour il s'établit un léger suintement d'une sérosité sanguinolente, sans aucune suppuration de l'intérieur, les plaies externes seules en donnèrent une petite quantité, qui imbibait à peine les plumasseaux, elles furent cicatrisées le dix-huitième jour : le malade reprit peu de temps après ses occupations habituelles.

On doit cependant se hâter d'ouvrir les dépôts, parce que la suppuration, trouvant moins de résistance dans le tissu cellulaire que dans la peau, s'épanche facilement et cause des délabremens considérables.

Il n'y a aucun inconvénient d'employer la charpie et la toile de coton pour le pansement des plaies dans ces contrées; on doit même préférer cette toile, en ayant soin de la choisir neuve et de la faire passer à l'eau, pour en ôter l'apprêt, avant de s'en servir. Quant aux bandes, il vaut mieux faire usage de celles de chanvre ou de lin, pour les cas ou le bandage doit être fait d'une manière solide et uniforme, parce que le coton se relâche trop promptement et ne peut convenir, pour cette raison, dans beaucoup de circonstances.

Phlegmasies de la peau.

Les inflammations les plus fréquentes de la peau, sont les varicelles, la rougeole, la scarlatine, les éruptions miliaires, les urticaires, les érysipèles, les dartres.

La variété de la varicelle ou petite vérole volante, dans laquelle les boutons contiennent une sérosité purulente, est la plus commune.

La rougeole est souvent épidémique; elle devient quelquefois

très-dangereuse, par ses complications avec les lésions des viscères intérieurs, et plus particulièrement avec celles des intestins.

La scarlatine est moins fréquente; cependant ses dangers sont beaucoup plus grands que dans la rougeole, par diverses complications qui peuvent survenir, d'après les mêmes causes, sur les organes intérieurs, et dont le docteur *Désessarts* a donné une si exacte analyse. On éprouva, il y a plusieurs années, une épidémie très-grave qui fit périr beaucoup d'individus, surtout à l'île Bourbon; le principal symptôme était une angine qui se terminait promptement par le sphacèle.

Les éruptions miliaires et urticaires sont très-communes et presque toujours symptômes ou complications des fièvres gastriques.

La dernière peut être produite par la présence, dans l'estomac, d'alimens âcres et alcalescens, comme on l'observe chez des personnes qui ont mangé du poisson de mauvaise qualité; ce sont particulièrement les grosses espèces, telles que les grandes carangues, les vieilles, qui produisent cet effet, soit que leur chair ait déjà subi un commencement d'altération, ou que l'animal se soit nourri de substances vénéneuses pour l'homme. On peut constater la qualité du poisson en mettant une cuillère d'argent dans le vase pendant la cuisson; si elle noircit, c'est une preuve qu'il est mauvais : cette expérience ne réussit cependant pas toujours.

Voici la marche des symptômes de cette affection. Peu d'heures après le repas, malaise, douleur à la région de l'estomac, tête pesante, vertiges, nausées et vomissemens, ensuite coliques très-vives, déjections fréquentes, et tous les signes du choléra morbus; puis démangeaison et rougeur de la peau, commençant à la figure et se répandant de là sur tout le corps; éruption urticaire plus ou moins forte avec fièvre; douleurs vives dans tous les membres, surtout aux articulations, accompagnées d'un picotement et d'un sentiment fort incommode de chaleur dans le ventre, aux extrémités et surtout dans l'intérieur des mains, au nez et aux yeux, avec des alternatives de frissons, d'agitations vives, d'insomnie.

Si l'on est prévenu de bonne heure, il faut provoquer ou favoriser

les vomissemens au moyen de l'eau tiéde, donner ensuite des boissons théiformes en grande abondance, quelquefois seules ou mêlées avec un peu de suc de citron; des lavemens avec la décoction de graines de lin, puis des boissons adoucissantes et émulsives: lorsque l'irritation de l'estomac et des intestins est dissipée, on emploie la limonade.

Les symptômes disparaissent dans le même ordre qu'ils sont venus; ceux qui persistent le plus, sont la démangeaison et les picotemens que les malades ressentent aux pieds et aux mains; on les dissipe par quelques bains tièdes.

Je n'ai pas vu de suites funestes de cette indisposition, dont les accidens sont plus ou moins graves, suivant la quantité de poisson que l'on a mangé, ou suivant la susceptibilité de l'individu et l'état des premières voies. L'histoire du pays fait mention d'un fait remarquable en ce genre, si toutefois on peut l'attribuer uniquement à cette cause. L'amiral Boscawen, venant pour attaquer la colonie, relâcha à l'île Rodrigues, où les troupes et les marins mangèrent beaucoup de poissons, et furent frappés immédiatement d'une épidémie qui enleva plus de quinze cents hommes, et força l'amiral de renoncer à son projet (1).

La variole ne s'y développe jamais spontanément, mais comme elle est presque endémique en Afrique, les équipages qui reviennent de ce pays en sont souvent atteints et la communiqueraient, sans les précautions que l'on a toujours prises; elles furent cependant négligées en 1792; et l'épidémie, qui fut terrible, emporta une partie de la population. Il faut espérer que ce fléau en est maintenant banni à jamais, par l'introduction de la vaccine et les soins que la Commission de santé, établie par le capitaine-général, a pris pour sa conservation. A l'époque malheureuse de l'invasion des Anglais, tous les

---

(1) In the island of Rodriguez, the fleet under admiral Boscawen lost, by the eating this Fish, upwards of fifteen hundred men, which occasioned the expedition to fail against the isle of France, p. 58, History of mauritius by Grant.

habitans avaient été vaccinés, ainsi que leurs esclaves, et on la conservait sur les nouveau-nés, d'après l'ordre établi. MM. les docteurs *Stadtmann* et *Guillemeau* ont été les premiers, lors de son introduction, à l'inoculer. On ne peut trop louer le zèle qu'ils mirent à la répandre et à saisir toutes les occasions de la faire triompher de ses opiniâtres détracteurs.

Phlegmasies des membranes muqueuses et des séreuses.

Les membranes muqueuses et les séreuses sont fréquemment affectées de phlegmasies qui exigent les plus grandes attentions de la part du médecin, parce que la marche de leurs symptômes, toujours lente et faible en apparence, induit souvent en erreur, et ne découvre les désordres que lorsqu'il est trop tard pour y remédier.

De la poitrine.

Les maladies de la poitrine sont très-communes. On en conçoit facilement la raison, en considérant que la respiration continuelle d'un air chaud et raréfié relâche, affaiblit le tissu des vaisseaux et des organes, en même temps qu'elle exalte leur sensibilité; en observant que le tissu des organes peut être altéré par les nombreux rapports de sympathie de leur membrane muqueuse avec la peau continuellement excitée ou frappée subitement par les variations de l'atmosphère; qu'il peut l'être aussi par l'influence de la sensibilité de quelques viscères, surtout de celle des parties génitales trop souvent stimulées, par l'irrégularité des règles ou la suppression des leucorrhées, par l'usage intérieur des substances âcres, et par la répercussion des dartres et autres affections cutanées.

Il est rare de trouver de vraies pleurésies, ou si la maladie a ce caractère dans le principe, elle ne tarde pas à en changer en se portant sur la substance du poumon, et en y occasionant des inflammations locales et lentes, qui jettent le malade dans la phthisie.

Les catarrhes pulmonaires ne sont pas, en général, très-intenses; ils se terminent assez ordinairement par résolution ou par une expectoration légère; souvent aussi ils dégénèrent, occasionent l'altération de la membrane muqueuse, et par suite celle du poumon.

Les hémoptysies sont très-communes; quelquefois elles dépen-

dent de la faiblesse des parties, mais plus souvent de l'exaltation trop forte de leur sensibilité; elles sont presque toujours un signe certain d'une phthisie commençante, maladie des plus fréquentes, et qui attaque plus particulièrement les femmes.

Du bas-ventre.

J'ai déjà parlé de la facilité avec laquelle se développent les embarras gastriques et ceux des intestins; ces derniers donnent souvent lieu à des diarrhées, quelquefois simples, mais plus ordinairement compliquées d'affections bilieuses. Elle cèdent assez facilement à l'usage des vomitifs : quelquefois elles sont jointes à un tel état de faiblesse et de relâchement de la membrane muqueuse, qu'elles dégénèrent en un flux habituel. J'ai vu plusieurs malades chez lesquels les vaisseaux absorbans lactés avaient perdu leur ton à un tel degré, qu'une grande partie des sucs alimentaires ne pouvaient être absorbés, et s'écoulaient par les selles, vrai caractère de lienterie auquel on donne vulgairement le nom de *flux blanc*, bien connu des marins, surtout de ceux qui fréquentent les îles Philippines.

Dans ces deux circonstances, qui dépendent de la même cause, on emploie avec avantage les toniques unis aux astringens légers, en prescrivant en même temps l'usage du vin et une bonne nourriture proportionnée aux forces digestives. Dans les cas plus opiniâtres, j'ai souvent réussi en administrant l'extrait gommeux d'opium combiné avec celui de quinquina et une petite dose d'ipécacuanha en poudre. Je conseillais en même temps le séjour à la campagne, un exercice modéré et des promenades prolongées sur mer; mais l'affaiblissement était quelquefois si fort et les sujets si exténués, que je ne voyais de moyen de rétablissement qu'en les engageant à repasser dans un pays plus froid, où j'espérais que les organes reprendraient leurs forces. J'ai presque toujours eu le plaisir d'apprendre que ceux qui avaient suivi cet avis avaient promptement recouvré la santé.

La dysenterie, quoique fréquente, ne forme presque jamais constitution épidémique (même en été, où les chaleurs sont très-fortes), à

moins que les pluies ne soient continuées pendant long-temps ; circonstance extrêmement rare : alors elle attaque particulièrement les esclaves, plus exposés à l'humidité, et dont la nourriture n'est pas assez fortifiante, ainsi que les individus dont le régime est irrégulier, et qui abusent des boissons spiritueuses ou qui n'en font pas usage.

Cette maladie se présente sous toutes les formes. Dans quelques circonstances, elle dépend de la seule exaltation de la sensibilité, ou de l'engouement des vaisseaux sanguins, comme chez les personnes replètes : dans ce cas, elle cède aux boissons adoucissantes et à l'application des sangsues au siége. Plus ordinairement elle se complique avec les diathèses bilieuses. Elle est plus ou moins grave, suivant le lieu et l'étendue de la portion de la membrane muqueuse qui se trouve affectée, ou suivant le degré d'irritation qui, dans le bas-ventre, ne prend que trop facilement le caractère inflammatoire : alors la maladie se borne rarement à la membrane interne ; elle se propage bientôt sur la tunique intestinale, et jusque sur le péritoine ; elle se termine presque toujours par le sphacèle dans le premier cas, ou par une suppuration lactescente dans le second. Elle est aussi fréquemment compliquée avec une inflammation de la partie concave du foie, qui produit un dépôt ; terminaison dont je me suis souvent assuré par l'ouverture des cadavres. Dans des entérites bien marquées, dont le sphacèle était le résultat, le pouls était quelquefois entièrement effacé vingt-quatre heures avant la mort, quoique le malade conservât une connaissance parfaite.

Lorsque les bâtimens de guerre, partis de l'Ile de France pour croiser dans les mers de l'Inde, relâchaient, en été, dans les îles marécageuses de Madagascar ou de Java, les équipages étaient presque toujours attaqués d'épidémies dysentériques compliquées de fièvres bilieuses, souvent adynamiques, et d'inflammation des intestins ou de quelques autres organes, avec cette différence singulière, que le foie était presque toujours affecté dans les dysenteries de Java, que celles de Madagascar étaient plutôt compliquées d'engorgemens à la rate et prenaient une marche plus lente.

Maladies des Muscles et de leurs nerfs.

Les variations de l'atmosphère, si fréquentes à l'Ile de France pendant les derniers mois de l'hiver, dans lesquels on est exposé au passage subit d'un temps chaud et serein à des vents froids du sud-est, à des brouillards et à des pluies, occasionent de fréquentes suppressions de transpiration : de là des douleurs rhumatismales plus ou moins graves, suivant les parties qu'elles affectent.

Je donne ci-joint la description d'une constitution épidémique qui, par sa cause, semble se rapprocher du rhumatisme aigu, mais qui me paraît cependant devoir être rangée parmi les névralgies, parce que l'altération réside dans les principaux nerfs des muscles, plutôt que dans la fibre musculaire proprement dite.

Le mois d'août de l'an 1805 fut marqué par des alternatives de pluie, de brises froides, et des journées très-chaudes : sur la fin du mois, les enfans furent sujets à des toux catarrhales, à des éruptions cutanées, compliquées d'embarras gastriques : chez les adultes, ces dernières affections et les fièvres bilieuses ont été accompagnées de catarrhes pulmonaires, de surdités momentanées, de douleurs rhumatismales vives et continues dans les muscles et dans les ligamens articulaires.

Il y eut à cette époque une épidémie alarmante par ses symptômes, qui attaqua les enfans, les jeunes-gens, les femmes chez lesquelles le système nerveux est plus irritable, et les esclaves que leurs occupations exposent plus fréquemment à l'influence atmosphérique, vaccinés ou non.

Elle n'avait aucune marche régulière, et n'était précédée d'aucun signe particulier. En général, le système muqueux des organes digestifs a toujours paru fort affaibli : chez les uns, la fièvre et les symptômes d'embarras gastriques ont précédé la paralysie; chez d'autres, ces accidens ont paru en même temps; quelquefois même la fièvre n'est survenue que secondairement, ou ne s'est pas dévelop-

pée, lorsque l'affection était légère : plusieurs individus se sont couchés bien portans, et n'ont pu à leur réveil faire usage de quelques uns de leurs membres. La paralysie variait beaucoup, quant aux parties qu'elle frappait. Les extrémités inférieures ont été plus fréquemment atteintes; ensuite les supérieures; souvent les unes et les autres en même temps. Dans d'autres sujets, elle a simulé l'hémiplégie, ou s'est portée sur les nerfs des reins et de la vessie, d'où sont résultées des stranguries, des rétentions complètes pendant plusieurs jours : chez quelques-uns, elle a déterminé une mort subite, précédée d'oppression.

L'influence de cette constitution atmosphérique s'est étendue jusqu'à l'île Bourbon, où elle a produit une épidémie semblable. Nous trouvons peu d'exemples, dans les auteurs, d'une maladie de cette nature; cependant il paraît que c'est la même affection, décrite par *Bontius* sous le nom de *beriberi*, qui règne tous les ans avec plus ou moins de force sur la côte de Malabar, en janvier, février et mars.

Au commencement de la maladie je l'ai combattue suivant les diverses indications, par la limonade de citron, aiguisée avec le tartrite antimonié de potasse, comme vomitif, ou combiné avec les purgatifs salins, les acides, les stimulans actifs, tels que l'éther, et même l'ammoniaque liquide, dans des infusions sudorifiques ou aromatiques; à l'extérieur les linimens camphrés, les volatils, la teinture de cantharides, les frictions sèches. Les vésicatoires n'apportaient aucun soulagement; les malades paraissaient en général se mieux trouver des frictions avec la moutarde infusée dans le vinaigre : sur la fin j'administrais les amers intérieurement, et je prescrivais en même temps des bains spiritueux de *Guildive*, qui parurent produire un assez bon effet; les bains de sable furent aussi tentés : mais combien d'incertitudes dans le traitement, et quelle difficulté pour décider le médicament le plus convenable!

Cette maladie continua ses ravages pendant tout le mois de septembre; elle diminua sur la fin, et disparut totalement au commencement d'octobre, époque à laquelle le temps devint moins variable

et plus chaud; plusieurs individus sont restés infirmes, particulièrement parmi ceux dont les extrémités abdominales étaient affectées.

I.re OBSERVATION.

Paralysie de la vessie et des extrémités abdominales.

Le nommé Louis, du bataillon des Chasseurs de la Réunion, âgé de dix-neuf ans, fut affecté subitement le 1er août, de paralysie des extrémités inférieures et de la vessie avec envies fréquentes d'uriner sans y parvenir : pouls fébrile, céphalalgie légère, langue nette, appétit nullement altéré.

Le 2, sondé matin et soir, tisane d'orge, bols de camphre et de nitre; bain de vapeur l'après-dîner.

Le 3, un vomitif; le soir, j'ai placé dans la vessie une sonde de gomme élastique, qui ne fut retirée que le 5 au matin; l'urine sortait par gouttes, et le soir du même jour par petits jets. Pouls toujours fébrile; même traitement; fomentation spiritueuse sur les jambes.

Du 8 au 10, les urines étaient bourbeuses et sortaient avec douleur; après leur issue, douleur aux reins; un peu de mouvement dans les extrémités.

Le 12, forte strangurie, région lombaire douloureuse au moment de l'évacuation des urines, avec chaleur vive dans le canal; pas de fièvre; appétit.

Du 14 au 16, strangurie et douleur des reins moins vives, urines moins bourbeuses; pouls fébrile, douleurs aiguës à la cuisse gauche.

Le 22, les symptômes continuèrent à s'affaiblir, les urines furent moins bourbeuses, elles sortaient avec facilité; les jambes et les cuisses jouissaient d'un peu de mouvement; mais elles étaient trop faibles pour supporter le poids du corps, le malade était obligé de se faire soutenir pour rester debout, la douleur des reins ne se faisait presque plus sentir; apozèmes amers.

Le 25, les maux de reins disparurent, les urines reprirent leur limpidité, le malade marcha avec des béquilles. Au 1.er mai 1806, toutes les fonctions étaient bien rétablies; mais il restait beaucoup d'amaigrissement dans les jambes, et une telle faiblesse, que le malade ne pouvait marcher sans béquilles.

IIe OBSERVATION.

Le nommé Donat est entré le 21 septembre à l'hôpital, où il s'est rendu à pied. Douleurs vives dans toutes les articulations, fièvre, céphalalgie, langue saburrale.

Le 22, administré un vomitif qui a paru le soulager beaucoup. Le 23, paralysie presque subite des deux extrémités inférieures; limonade aiguisée d'un grain, lavemens, vésicatoires aux deux cuisses le soir. La limonade aiguisée a été continuée jusqu'au 27; elle a procuré chaque jour des selles bilieuses qui ont soulagé le malade, sans rétablir le mouvement.

Le 28, les vésicatoires rendaient peu, même état. J'ai mis le malade à l'usage d'une infusion aromatique avec addition matin et soir de six gouttes d'ammoniaque dans une tasse. Le 29, un peu de mouvement aux orteils et aux pieds.

Le 1.er octobre, fait deux fois par jour, sur les jambes et la région lombaire, des frictions avec la teinture de cantharides.

Le 4, il y eut un peu plus de sensibilité et de mouvement. Le 16, il se mit sur son séant au moyen d'un aide, et s'y soutint seul; il se plaignait de fortes douleurs aux articulations de la cuisse avec la hanche. Depuis ce moment, le malade reprit peu à peu ses forces et l'usage des jambes, qui sont restées long-temps très-maigres et très-faibles.

III.e OBSERVATION.

Le nommé Pierre, créole de Bourbon, âgé de 20 ans, entra à l'hôpital le 20 septembre, avec strangurie, paralysie des deux extré-

mités inférieures, douleurs vives aux lombes; pas de fièvre, langue nette, appétit. On a donné les premiers jours une tisane de graines de lin, des bols de camphre et de nitre, des bains tièdes. Six jours après on a ajouté à ce traitement des bains de vapeur et des fomentations spiritueuses sur les cuisses et sur les jambes. Au 10 octobre, les urines sortaient avec facilité ; mais après leur évacuation, la douleur des lombes était plus forte ; pas de fièvre, bon appétit.

Tous les symptômes se dissipèrent lentement; un mois après, il était encore faible, quoiqu'il eût recouvré entièrement l'usage des jambes : il a pris des amers pendant un temps assez long.

IVe. OBSERVATION.

Paralysie des extrémités inférieures et faiblesse des supérieures, avec assoupissement et strangurie.

Le nommé Louis, esclave, âgé de dix-huit ans, entra le 16 septembre à l'hôpital avec de la fièvre sans autres symptômes.

Le 17, développement des signes d'embarras gastrique.

Le 18, solution de sel de glauber et de manne dans une infusion de chicorée; le 19, paralysie des extrémités inférieures et grande faiblesse dans les supérieures.

Le 20, douleurs vives aux extrémités inférieures, langue sèche, râpeuse, les yeux très-rouges; limonade émétisée, lavemens.

Le 21, mêmes symptômes; de plus, difficulté d'uriner. Tisane émolliente nitrée, sinapismes aux deux cuisses.

Le 22, les sinapismes ont bien pris, mais n'ont produit aucun soulagement. Limonade émétisée.

Le 23, même état; assoupissement; vésicatoires à la nuque.

Du 24 au 27, on a donné chaque jour une infusion de chicorée aiguisée avec deux gros de sel neutre et fait des fomentations spiri-

tueuses sur les extrémités inférieures. Le 27, un peu de mouvement dans les jambes, moins de douleur aux cuisses.

Le 28, mêmes symptômes. Prescrit six gouttes d'ammoniaque liquide dans une infusion aromatique. Le 29, l'assoupissement et les douleurs continuèrent; infusion aromatique pour boisson, avec six gouttes d'ammoniaque toutes les trois heures : le soir, sinapisme aux pieds. Le 30, moins d'assoupissement, un peu plus de mouvement.

Le 1.er octobre, même état; on a remplacé les fomentations spiritueuses par celles de moutarde infusée dans le vinaigre. Le 2, même état; pendant et après les fomentations que l'on faisait deux fois par jour, le malade éprouvait beaucoup de picotemens et de démangeaisons.

Du 4, le mieux se soutint; et il commença à bien remuer les jambes. Du 6 au 10, il put faire quelques pas, étant soutenu. Dès ce moment le rétablissement s'opéra, quoique lentement, et fut parfait trois mois après.

Chez ce malade, la limonade émétisée a paru avoir un résultat plus avantageux que les autres évacuans salins; les vésicatoires ont produit peu de soulagement; les frictions avec le vinaigre et la moutarde eurent plus de succès que les fomentations spiritueuses; l'ammoniaque administré dans l'infusion aromatique n'a pas paru avoir augmenté la secrétion de la sueur, ni celle des urines.

V.e OBSERVATION.

Le nommé Jean, esclave, s'est couché bien portant le 20 septembre; et le lendemain matin, en se réveillant, les deux jambes étaient paralysées; apporté à l'hôpital, on lui fit prendre de suite deux grains d'émétique qui procurèrent beaucoup d'évacuations par haut et par bas.

Le 22, mêmes symptômes, léger mouvement fébrile, purgatif avec le sulfate de soude.

Le 24 *idem*, frictions avec la teinture de cantharides; lavemens. Le 25, limonade émétisée, quatre évacuations. Le 26, pas de fièvre. Le 27, infusion de chicorée avec deux gros de sel.

Le 28, assoupissement et conjonctive très-rouge; infusion de chicorée avec le sel, sinapismes aux pieds, le soir. 29 et 30 *idem*.

Le 1.er octobre et le 2, même état; limonade émétisée. Le soir, infusion aromatique avec quelques gouttes d'ammoniaque. Le 3, on donna six gouttes d'ammoniaque, de trois heures en trois heures: un peu de mouvement dans les pieds.

Le 4, fomentation avec le vinaigre et la moutarde sur les extrémités; un peu plus de liberté dans les lombes. Du 5 au 10, le mouvement revint peu à peu.

Dans le cours de sa maladie, ce noir n'eut que deux accès de fièvre très-légers; la langue fut toujours humectée, et l'appétit se soutint.

VI.e OBSERVATION.

Le nommé Azor, noir esclave, entra le 20 mars avec une fièvre très-forte et une rétention d'urine, il a été sondé deux fois dans la journée, a pris une tisane d'orge nitrée et plusieurs lavemens; des cataplasmes émolliens ont été appliqués sur la région de la vessie.

Le 22, paralysie des extrémités inférieures; sinapismes sur la région lombaire. Le 24, fièvre continue, oppression, affaissement, suppression totale des évacuations. Le 23, trouble des fonctions intellectuelles; pouls petit, intermittent; mort dans la nuit.

Deux enfans ont eu la colonne vertébrale ramollie par suite de cette maladie.

Je pourrais citer plusieurs autres observations dans lesquelles la maladie a suivi à peu près la même marche; chez plusieurs individus, l'emploi des stimulans les plus actifs, le moxa même, n'ont pu rétablir le mouvement. Les bains de sable ont été employés sans succès. Je n'ai pas retiré plus d'avantage de l'électricité ni du galvanisme,

j'ai même remarqué que ces deux moyens exaltaient momentanément l'irritabilité musculaire et accéléraient son anéantissement.

J'ai tâché de remplir, dans ce travail, suivant le précepte d'*Hippocrate*, un des premiers devoirs du médecin ; celui d'étudier et d'indiquer les différences que présente le climat du pays où il pratique ; l'influence qu'elles ont sur la constitution physique et morale de l'homme, et les maladies particulières qui en résultent.

Je n'ose me flatter d'avoir atteint complètement le but que je desirais remplir, en faisant dans un pays éloigné, l'application des principes de ce père de la médecine, principes que j'ai puisés dans les leçons des Professeurs de l'Ecole de Paris, la plus célèbre de l'Europe, et en méditant les ouvrages des savans distingués qui l'ont illustrée et qui l'illustrent tous les jours.

D'après les détails que j'ai donnés, on voit que l'Ile de France, quoique située sous la zone torride et exposée pendant la moitié de l'année à une chaleur très-forte, est cependant très-salubre ; avantage qu'elle doit à la disposition de son terrain qui ne la rend pas sujette à des pluies long-temps continuées, et ne permet pas aux eaux de rester stagnantes.

La chaleur seule doit donc être considérée comme la cause première et principale des divers changemens que nous avons observés dans le tempérament et dans le caractère des habitans : elle est aussi la cause des altérations lentes ou aiguës qui en déterminent les maladies.

Cette observation de l'influence de la chaleur, isolée de toute complication, ne devrait-elle pas nous engager à partir de là, comme d'un premier échelon pour remonter, par l'analyse, à la connaissance plus difficile des maladies compliquées, 1.° par l'humidité ; 2.° par les miasmes putrides qui s'exhalent des eaux stagnantes ; et 3.° par la combinaison de ces deux causes avec la chaleur, d'où naissent les affections les plus graves et les plus rapides ?

La plupart des auteurs qui ont traité des maladies des pays chauds

ont presque toujours indiqué celles dont les complications et les dangers attiraient davantage l'attention du médecin, mais ils ont passé légèrement sur les plus simples. Le tableau le plus complet que nous ayons en ce genre est toujours celui qui a été tracé par *Hippocrate*, dans son sublime Traité des eaux, des airs et des lieux, d'où sont extraits les paragraphes suivans, d'après la traduction du docteur Corray :

« §. X. Dans une ville exposée habituellemeut aux vents chauds, « les hommes sont, pour la plupart, sans force et sans vigueur; ils « mangent et boivent peu.

« §. XI. Quant aux maux familiers à cette ville, les femmes sont « maladives et sujettes aux pertes utérines; beaucoup sont stériles par « mauvaise santé plutôt que par nature, ou éprouvent des fausses-« couches fréquentes.

« §. XII. Les enfans sont attaqués de convulsions, d'asthmes, et de « cette affection qu'on regarde comme un effet immédiat de la divi-« nité, et à laquelle on a donné le nom de maladie sacrée.

« §. XIII. Les hommes sont sujets aux dysenteries, aux diarrhées, « aux épiales, aux fièvres longues d'hiver, à beaucoup d'épinyctides « et aux hémorroïdes. Il est au contraire rare qu'ils soient attaqués « de pleurésie, de péripneumonie, de fièvres ardentes, et de tout « ce qu'on connaît sous le nom de maladies aiguës; car il n'est pas « possible que ces maladies règnent où l'on a le ventre lâche.

« §. XIV. Lorsqu'on a passé cinquante ans, on est sujet aux flu-« xions qui viennent du cerveau, et qui rendent les hommes para-« plectiques, toutes les fois que la tête a été exposée à l'ardeur du « soleil et qu'ils ont éprouvé l'impression d'un froid vif. Telles sont « les maladies familières à ces habitans, sans parler des épidémies « causées par les vicissitudes des saisons et auxquelles ils participent « également ».

Toute cette description caractérise particulièrement l'influence unique de la chaleur, à l'exception peut-être de l'asthme et de l'épi-

lepsie des enfans ; ainsi que des fièvres longues d'hiver des adultes, qui paraissent plutôt dépendre de l'action de l'humidité unie à la chaleur. Les noirs Malgaches sont très-sujets aux affections épileptiques, qu'on n'observe pas chez les Cafres, dont le pays est sec et aride.

Je me suis peu étendu sur divers objets et sur les précautions que l'on doit prendre dans les pays chauds, parce qu'elles sont indiquées d'une manière très-détaillée dans les excellens ouvrages de *Lind* et de *Dazille.*

Je n'ai rien dit non plus de particulier sur les maladies des esclaves, parce que je n'y ai point observé de différence d'avec celles des blancs, à l'exception de la plus grande fréquence, déterminée par une nourriture trop muqueuse et trop uniforme, par l'intempérance dans tous les genres, par la nature du travail qui expose davantage ces hommes aux vicissitudes de l'atmosphère, par conséquent aux épidémies : il est même souvent impossible de bien distinguer les vrais symptômes de leurs affections, par la difficulté d'avoir des renseignemens exacts sur les maux qu'ils éprouvent et par le soin qu'ils prennent de cacher les causes qui peuvent les avoir occasionés.
